

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

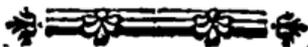
DEDIÉ AU ROI.

JUILLET 1774.



A NEUCHÂTEL;

De l'Imprimerie de la Société Typographique!





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

JUILLET 1774.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Relation des voyages entrepris par ordre de S. M. Brit. actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional, & successivement exécutés par le commodore Byron, le capitaine Carteret, le capitaine Wallis, & le capitaine Cook, dans les vaisseaux le Dauphin, le Swallow, l'Endeavour : redigée d'après les journaux tenus par les différens commandans, & les papiers de M. Banks, par J. Hawkesworth, docteur en droit : traduite de l'anglais. Nouvelle édition, 4 vol. in-8°. Neuchâtel, 1774.*

AU milieu d'un siècle éclairé, dans lequel on a reculé les limites de toutes les sciences, la géographie est encore susceptible de

bien des découvertes. Les pays les plus fréquentés de l'Europe ne sont pas encore décrits avec une entière exactitude ; les vastes contrées des autres parties du monde sont assez mal connues , & il reste peut-être encore autant de terres & de nations dont l'existence est un problème. De ce nombre était une vaste portion de l'hémisphère austral , dont on ne savait pas même si elle est composée de terres ou d'eau. Nous avons eu occasion d'annoncer les tentatives faites par les Français pour connaître plus exactement cette partie du globe. Les Anglais se sont proposé le même but. En 1764, S. M. Brit. fit équiper des vaisseaux pour aller reconnaître les isles ou les terres considérables de la mer Atlantique , entre le cap de Bonne-Espérance & le détroit de Magellan , pour examiner avec plus de soin celles qui étaient déjà connues , & pour éclairer les navigateurs qui entreprendront dans la suite la même route.

Les journaux des voyageurs Anglais , que l'on publie ici , sont remplis d'observations neuves & intéressantes. On y voit mieux peut-être que dans tous les beaux systèmes de cabinet , ce que fut la nature humaine dans son origine , quel fut l'état des premières sociétés. La navigation leur devra des découvertes très-importantes. Ils ont reconnu que la nou-

velle Galle méridionale est un pays beaucoup plus grand que l'Europe ; que la nouvelle Bretagne est composée de deux isles , & non , comme on l'avait cru , d'une seule ; qu'il n'y a point de continent entre la nouvelle Zélande & l'isle de GEORGE III. Les recherches sur l'histoire naturelle, l'astronomie &c. ont été faites par des savans distingués. Enfin , ce qui distingue ces voyages de tous les autres , c'est qu'ils ont été entrepris & exécutés sous les auspices de l'humanité. Nos lecteurs ont droit d'attendre de nous un extrait dégagé de tous les détails scientifiques , où nous tâcherons de resserrer tout ce qui peut intéresser le plus grand nombre.

Le premier voyage renfermé dans cercueil , est celui du commodore *Byron*, qui partit des Dunes le 21 juin 1764, avec le vaisseau du roi *le Dauphin*, & la frégate *la Tamar*. Après une navigation de six mois , il relâcha au cap *Beutems*. Ici l'auteur entre dans des détails piquans sur les Patagons , qui termineront enfin la fameuse controverse sur l'existence des géans modernes. Écoutons - le parler :
 “ Lorsque nous fûmes près du rivage , dit-il , nous vîmes environ 500 hommes , la plupart à cheval : tout-à-coup ils s'arrêtèrent en jetant de grands cris , & agiterent dans leurs mains quelque chose de blanc ; ce qui nous

6 JOURNAL HELVÉTIQUE.

fit présumer qu'ils desiraient que nous miffions pied à terre : après avoir rangé mon monde sur le rivage , & défendu que personne ne quittât son poste jusqu'à nouvel ordre , je m'avançai tout seul vers ces Indiens ; mais , voyant qu'ils prenaient la fuite , je leur fis signe de m'envoyer un d'entr'eux : le chef lui-même vint me joindre : sa taille , autant que j'en pus juger par la mienne , n'avait guere moins de 7 pieds : son corps était peint d'une maniere affreuse ; il portait autour de ses épaules la peau d'une bête sauvage : ses yeux étaient environnés , l'un d'un cercle blanc , & l'autre d'un cercle noir : le reste de son visage offrait une multitude de raies de différentes couleurs. J'allai avec lui joindre ses compagnons , qui s'affirèrent au premier signe que je leur en fis. Ils étaient presque tous aussi grands que leur chef , & n'avaient d'autre vêtement que les peaux qui leur couvraient les épaules : quelques-uns néanmoins , portaient une chaussure en forme de botte , armée au talon , d'une pointe qui servait d'éperon : ils étaient tous peints : les cercles qui entouraient leurs yeux , n'étaient jamais l'un & l'autre de la même couleur : on en voyait de blancs & de noirs , de rouges & de noirs , de blancs & de rouges. Leurs dents étaient d'une extrême blancheur , & très-bien arrangées. Une foule de

vieillards chantaient quelques paroles que je ne pouvais comprendre , sur le ton le plus lugubre , & avec un air de solemnité qui me fit croire qu'ils s'acquittaient d'un devoir de religion. Je vis parmi eux plusieurs femmes dont la taille était proportionnée à celle des hommes. J'en remarquai sur-tout une (peut-être était-ce l'épouse du chef) qui avait des bracelets de laiton , ou d'un or très-pâle , & quelques grains de verre bleu entrelacés dans les deux tresses de ses cheveux , qui du sommet de la tête tombaient sur le sein. Cette femme , d'une hauteur prodigieuse , avait la figure peinte d'une manière encore plus horrible que les autres : je ne pus savoir , malgré tous mes signes , d'où elle avait tiré ses grains de collier & ses bracelets. „ M. Byron distribua à ce peuple , du tabac , du ruban verd & des grains de collier jaunes & blancs. Ces présens furent récompensés par une très-longue chanson , que chanta le plus vieux de la troupe. (Il y a lieu de croire que c'était un de ses premiers bardes.)

* M. Wallis , dans son voyage en Amérique , alla voir aussi les Patagons : il mesura ceux d'entr'eux qui lui parurent les plus grands : les uns avaient 6 pieds 7 pouces , d'autres , 6 pieds 5 ou 6 pouces ; leur taille la plus commune était de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds. Cependant M. de Bougainville

8. JOURNAL HELVÉTIQUE.

prétend que les plus petits de ces Américains ont 5 pieds 5 à 6 pouces, & les plus grands, 5 pieds 9 à 10 pouces, & que si on les prend d'abord pour des géans, c'est à cause de la prodigieuse largeur de leurs épaules, & de la grosseur énorme de tous leurs membres. Que conclure de relations aussi différentes ? Que les voyageurs qui les font, n'ont point vu, sans doute, les mêmes tribus. Mais revenons à M. Wallis. " Le teint des Patagons, dit-il, est couleur de cuivre : ils ont les cheveux droits & d'une extrême roideur : leur tempérament est vigoureux, & leurs os très-gros, quoique leurs mains & leurs pieds soient d'une petitesse singulière. Quelques-uns d'entr'eux ont un cercle rouge autour de l'œil gauche ; les autres ont les bras peints, ainsi que le visage : toutes les jeunes femmes se noircissent les paupières. Les Patagons, ajoute-t-il, ont beaucoup de goût pour la conversation : mais on avait beau leur parler espagnol, portugais, français, hollandais, &c, ils n'entendaient rien, ou, du moins, ils ne répondaient pas. Tout ce que nous pûmes distinguer dans leur langage, ce fut le mot *chevom* : ils avaient, d'ailleurs, une très-grande facilité à répéter les termes qu'on prononçait devant eux. Voici en quoi consistent leurs armes : ils attachent deux pierres rondes, couvertes de peau, & pesant

chacune environ une livre , aux deux bouts d'une corde , longue d'environ 8 pieds : ils font tourner plusieurs fois au-dessus de leur tête une de ces pierres , & lorsqu'ils pensent qu'elle a acquis assez de force , ils laissent échapper l'autre qu'ils tiennent dans la main : ils touchent ainsi , à la distance de 15 verges , un but de la grandeur d'une piece de 24 sols. Ils lancent cette espece de fronde contre l'autruche & le *guanico* , espece de quadrupede de la grosseur d'une chevreuil ; en sorte que les pieds de l'animal s'embarassent dans la corde , & que le poids des pierres retardant sa marche , le chasseur a le tems de se saisir de sa proie. „

Dans le voisinage du cap Upright , un officier qui avait été reconnaître les différens mouillages avec un canot armé , rencontra quelques Américains qui lui avaient donné un chien , & une des femmes lui avait offert un enfant qu'elle tenait sur son sein. Cette singuliere offre ne fut point acceptée : elle prouve, ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces sauvages les sentimens les plus naturels , ou une extrême pauvreté , qui fait violence à la nature. Un autre officier qui avait été détaché de même pour reconnaître une autre plage , rapporta qu'il avait vu des Américains qui lui avaient paru plus stupides encore qu'aucun de ceux qu'ils avaient ren-

contrés jusqu'alors. Ils étaient nuds, n'ayant qu'une peau de loup de mer, jetée simplement sur les épaules. Ils se nourrissaient de gros morceaux de baleine déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectait l'air au loin. L'un d'eux découpait avec les dents cette charogne, & en présentait les morceaux à ses compagnons, qui les mangeaient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne considéraient pas avec indifférence ce que les Européens possédaient; car un matelot s'étant endormi, ils lui couperent le derrière de son habit, avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau. Le voyageur nous laisse ignorer comment des hommes si stupides, qui manquent de tous les instrumens nécessaires à une pêche aussi considérable que celle de la baleine, & qui n'ont pour aller en mer que de très-mauvaises pirogues d'écorces d'arbres nouées aux deux bouts, & traversées au milieu par un bois court pour les tenir ouvertes, ont pu se procurer une baleine, à moins qu'elle ne soit venue elle-même expirer sur le rivage.

Les Américains du cap Upright ne paraissent pas absolument aussi sauvages. Le commodore Byron eut bientôt fait connaissance avec eux, au moyen de quelques petits présents qu'il leur fit: il en attira quelques-uns à bord de son vaisseau, qu'ils virent d'abord

avec une surprise mêlée de terreur. Pour leur faire fête, un des bas-officiers joua du violon, & quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle; l'un d'eux descendit dans sa pirogue, d'où il rapporta un petit sac de peau de loup de mer, dans lequel était une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon; & il auroit fait le même honneur au capitaine, s'il ne s'y était pas refusé avec obstination.

Sur le rivage de l'isle de Masafuero, où l'on descendit pour faire de l'eau, on vit quantité de poissons d'une grosseur énorme, connus sous le nom de *goulus de mer*; les gens de l'équipage qui étaient dans le canal, furent plusieurs fois sur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avait près de 20 pieds de long, s'approcha d'un bateau, & se saisit, à la vue des matelots, d'un veau marin, qu'il avala d'un seul trait.

Le récit de la découverte des isles du roi George, renferme la description d'un endroit charmant qu'on trouve à la pointe la plus occidentale; les insulaires avaient abandonné leurs demeures, à l'approche des Européens, & n'y avaient laissé que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer. Ces maisons ou plutôt ces cabanes étaient, à la vérité, d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier; mais la situation en était on ne

peut pas plus agréable. On y respirait un air frais & délicieux , à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres de différentes especes , & dont quelques-unes étaient inconnues à ces navigateurs. " Les cocotiers fournissent aux insulaires presque tous les besoins de la vie, leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de construction. Nous observâmes que le rivage, dit le voyageur, était couvert de corail & de coquilles de grosses huitres perlières: je ne douterais pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageuse qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étaient nus; mais les femmes portaient une espece de tablier, qui les couvrait de la ceinture aux genoux... À une très-petite distance des maisons de ces insulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre espece, & assez ressemblans à des tombeaux; ce qui nous fit croire qu'ils avaient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étaient ombragés par de grands arbres; les murs & le comble étaient de pierre, & dans leur forme ils avaient presque l'apparence de ces tombeaux carrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes plusieurs caisses remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâti-

mens; & sur les arbres qui les ombrageaient, pendaient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poissons de différentes especes renfermés dans une corbeille de roseau. Nous prîmes de ces poissons, dont il ne restait que la peau & les dents; ils paraissaient avoir été vidés, & la chair en était desséchée.

Une isle dont l'aspect était charmant, présenta à nos voyageurs un millier d'Indiens assemblés sur la plage, qui se mirent dans des pirogues, & s'approcherent du vaisseau; l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea jusqu'au bâtiment, & y grimpa comme un chat. Des qu'il fut monté sur le platbord, il s'assit, en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, tâchant de dérober tout ce qui se trouvait sous sa main; mais étant nud, il lui était impossible de rien cacher. Les matelots lui mirent une veste & des culottes; ce qui divertit beaucoup l'équipage, car il avait tous les gestes & toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain, qu'il mangea avec voracité; & après avoir fait quantité de tours grotesques, il s'élanca du vaisseau par dessus bord avec la veste & les culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres, à son imitation, nagerent vers le vaisseau, monterent jusqu'aux sabords,

par où étant entrés , ils se faifirent de tout ce qui leur tomba fous la main , & fe replongerent dans la mer , nageant à une très-grande distance , quoique quelques-uns d'eux euſſent les mains pleines , & les tinſſent hors de l'eau , pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

Quoique la ville de Batavia ſoit connue par les différentes descriptions qui en ont été données , nous rapporterons ce que M. Byron en dit , & qui fera le dernier objet de ſon voyage , auquel nous nous attacherons. “ Il eſt peu de grands édifices à Batavia ; mais les maiſons joignent à la régularité de la conſtruction , tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode ; les rues ſont larges , bien percées , & la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux , qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande , ſont , ſans doute , commodes pour les négocians , qui peuvent faire conduire par eau les marchandises devant leurs portes ; mais ils doivent auſſi entretenir une humidité pernicieufe aux habitans. Il n'eſt guere de ville en Europe plus peuplée ; Batavia ſemble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandais , les Portugais , les Chinois , les Perſans , les Maures , les Malais , les Javans habitent cette ville , & compoſent la ſociété.

Les Chinois ont un quartier séparé ; ce sont eux qui y font le plus grand commerce ; c'est en partie à la richesse de ce commerce qu'est due l'opulence dont les Hollandais jouissent à Batavia. Si la variété des plaisirs, la bonne chère & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable, la jouissance en est troublée par une infinité d'insectes venimeux, qui ne vous laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence de Londres. On y est sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres ; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-grosses barques, les maisons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance, où ils respirent un air plus pur que dans la ville. Le luxe y est à un tel degré, que c'est presque un déshonneur que d'y être à pied.

(Nous ferons connaître dans le Journal prochain, le voyage du capitaine Carteret.)

II. *La vie & les opinions de maître Sebaltus Notancker, traduit de l'allemand par un ami du héros. Londres, 1774, in-8°. Suite.*
SEBALTUS & sa fille passèrent quelques

mois dans la maison du libraire Jérôme, sans qu'il leur arrivât rien de fâcheux. Il est vrai que dès le premier dimanche après leur arrivée, le docteur *Stauzius* prêcha sur ce texte : *évite l'homme hérétique*. Le bon pasteur prétendit démontrer que celui qui donne asyle à un hérétique, se rend complice de son crime; mais il eut le chagrin de voir que personne ne songeait à appliquer le sermon à Sebaltus & à son ami Jérôme. Tout le monde y vit un certain confiseur catholique romain, que le prince avait fait venir de Vienne. Ce beau discours fut cause que dans l'assemblée des états qui tenaient actuellement leurs séances, l'ordre de la noblesse fit de ce confiseur un article de griefs, prétendant que toutes les confitures de cet homme ne sauraient adoucir l'amertume de la doctrine papistique, dont il était entiché. *Stauzius* fut verbeusement censuré par le prince, & le vénérable théologien reçut ce petit chagrin comme une de ces tribulations que Satan suscite aux vrais fideles. Il souffrit le tout en patience; mais dans le sermon qu'il devait faire à la clôture des états, il ne manqua pas de s'élever contre ceux qui font aux sentinelles de Sion, un crime de leur vigilance.

Cependant Sebaltus & Marianne, ignorant qu'on eût parlé d'eux en chaire, vivaient paisibles & contents. Retiré dans la boutique

tique d'un libraire , notre héros ne craignait pas d'être troublé par ses ennemis. Jamais ni le président , ni le surintendant , ne mirent le pied dans un tel lieu. Le premier était un génie , & comme tel , il ne lui convenait pas de lire beaucoup. L'autre n'attendant que de la grace le fruit de ses prédications , tenait toutes les sciences humaines , pour la chose du monde la plus inutile. Sollicité par ses deux hôtes , Jérôme travaillait à trouver quelque poste , où ils pussent gagner leur vie par leur travail. Bientôt Marianne prenant un nom français , afin d'être à la mode , entra chez une dame de condition à la campagne , pour élever deux jeunes filles. Quoique Sebalus fut sûr de faire baisser les yeux à ses persécuteurs toutes les fois qu'il les rencontrait , cependant il voulut s'éloigner d'un lieu qui lui rappelait des idées désagréables. Jérôme le plaça donc à Leipzig , en qualité de correcteur dans une de ces grandes imprimeries dont cette ville abonde. Logé dans un galetas , avec une fortune au-dessous de la médiocre , Sebalus trouva le bonheur. Content de son état , il passait une partie de la journée à lire des épreuves , & ses momens de loisir étaient consacrés au commentaire sur l'apocalypse. C'était un ancien ami , que ses malheurs lui rendaient plus cher que jamais.

Ce nouveau genre de vie instruisit notre héros de l'état actuel de la littérature allemande. Il fit à cet égard des découvertes très-intéressantes en elles-mêmes, mais qui ne font pas de ce lieu. Pour faire notre cour à ceux de nos lecteurs qui aiment les contes, ne nous écartons pas des aventures de notre héros. Sebaltus manquait, comme on a pu le voir, de ce qu'on appelle l'usage du monde. Sa franchise avait blessé ses vénérables confreres lorsqu'il était théologien, elle irrita de même un correcteur de ses voisins. Bientôt la passion, déguisée sous l'apparence du zèle religieux, alla dépeindre par-tout l'infortuné Sebaltus comme un hérétique. Cette accusation n'aurait peut-être pas produit sur les libraires tout l'effet désiré; on prit soin d'y joindre des accusations plus accommodées aux préjugés de ceux qu'on voulait persuader. On réussit: & bientôt Sebaltus passa pour un homme dangereux, à qui personne ne voulut donner de l'ouvrage. Au bout de quelques semaines, le malheureux fut forcé de quitter le galetas, où il avait vécu tranquille, pour aller habiter dans le fauxbourg, une cave où il fut recueilli par un autre infortuné, qu'il avait placé en qualité d'emballleur chez un de ses libraires. Cet homme, avec un maître-ès-arts presque aussi pauvre que lui, étaient les seuls amis qui

restaient à Sebaltus; leurs bienfaits lui fournissaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

Un jour rentrant chez lui sur la brune, il aperçut près de sa retraite, un homme tapis dans un recoin obscur. Sebaltus le prenant pour un voleur: "mon ami, lui dit-il d'un ton froid, si tu cherches à voler, tu as mal choisi le lieu."

"Mon cher monsieur, repliqua une voix inconnue, je ne suis pas un voleur. Au nom de Dieu, ne décelez pas un malheureux."

"Non, mon ami, repartit notre héros; un homme plus infortuné que toi, ne saurait être cruel."

A ces mots entrant avec lui dans la chambre souterraine, il vit un jeune homme bien bâti, mais pâle comme la mort. Sebaltus l'exhortant à prendre courage, lui demanda quel hasard l'avait conduit en ce lieu.

"J'étudiais à l'université, répondit le jeune homme. Dans une de ces parties de débauche, que la jeunesse appelle des plaisirs, j'eus le malheur de me laisser enrouler. Le repentir suivit de près la faute. Je sentais que mon père est en état de me tirer de cette misère. Il est surintendant des églises de..."

"Juste ciel!... Et il s'appelle?"

"Stauzius."

"Je connais votre père, dit Sebaltus sans

s'émouvoir ; vous aurez ici une retraite , jusqu'à ce que vous soyez arrangé.

Dès le matin , Sebaltus instruit par le jeune homme, que son pere devoit arriver ce jour-là, se rendit à l'auberge du coche , & fut introduit dans la chambre du voyageur qu'il cherchait. L'équipage de notre héros & son extrême maigreur montraient assez l'état de sa fortune. Stauzius, que n'abandonnait jamais le sentiment de sa propre importance , imagina, en le voyant paraître , que terrassé par la misère , il venait lui jurer d'être déformais plus orthodoxe , & le supplier de lui procurer un autre bénéfice. " N'est-il pas affreux , s'écria le docteur dès qu'il l'eut reconnu, que l'on soit assailli par les mendiants, au moment qu'on est descendu de carrosse ! Que voulez-vous , mon ami ? N'imaginez pas que je sois disposé à croire tout ce que vous allez me dire. Vous êtes résolu d'abandonner vos erreurs ? Chançons que tout cela ! Il y a trop long-tems que vous persévérez dans ces opinions diaboliques. Nous ne voulons point de loups en habits de bergers. Je ne confierais pas l'emploi de marguillier à qui a manifesté des principes aussi détestables. Que voulez-vous de moi ? Je ne saurais vous aider.

Sebaltus ne perdit point son sang-froid. " Je ne viens pas ici pour moi-même , répondit-il

sans s'émouvoir. Je vous connais trop bien pour attendre aucun secours de votre part. „

“ Cependant , dit le révérend , en le parcourant de la tête aux pieds , & en bâtitant un projet sur sa taille ; cependant , je pourrais peut-être vous procurer quelque secours. Vous êtes , je le vois , dans des circonstances facheuses. Dans l'état ecclésiastique il n'y a rien à faire pour vous. Que voulez - vous devenir ? Ecoutez. Vous avez près de six pieds ; faites - vous soldat. Il est vrai que vous n'êtes plus jeune ; mais sur votre taille on n'y regardera pas de si près. Si vous ne pouvez pas soutenir les coups de bâton , on vous mettra à l'hôpital , & vous y aurez tout au moins du pain. Laissez-vous enrôler , il se trouvera des gens qui vous donneront une somme honnête. „

“ Il fut un tems , dit notre héros en souriant , ou je me trouvai fort mal d'avoir conseillé aux gens d'aller à la guerre. „

“ Oh ! c'était une autre chose. En chaire cela ne convenait pas ; mais à présent. . .

“ Voudriez-vous peut-être que je me fisse soldat à la place de votre fils ? „

“ A la place de mon fils ! Et que savez-vous de lui ?

“ Je fais qu'il s'est laissé enrôler , qu'il s'échappa hier au soir , & que je l'ai retiré dans ma demeure. Je ne viens ici que pour

vous dire que je le mettrai en sûreté jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelque remède à son malheur. Je n'attends rien de vous, pour avoir eu compassion d'un malheureux, & pour ne lui avoir pas refusé mon assistance lorsque j'ai appris qu'il était *votre fils . . .* Vous voulez que je me laisse enrôler à sa place ? Si c'était l'unique moyen de vous rendre heureux, je ne vous ferais, dans la misère où je languis, qu'un bien léger sacrifice. »

Stauzius confondu, ne put que bégayer faiblement, que Sebaltus . . . était trop bon... Après quelques autres discours, notre héros se hâta d'aller rassurer son protégé. A peine avait-il raconté ce qui venait de se passer, qu'un détachement de soldats enfonçant la porte de la chambre, les traîna l'un & l'autre à la grand'-garde, où ils trouverent déjà l'honnête emballleur. Stauzius instruit de ce nouveau malheur, songeait à en tirer parti; mais il trouva que le capitaine n'était pas homme à lâcher une recrue qu'il tenait, contre deux autres qui étaient aussi en son pouvoir. Notre héros souffrit pendant quelques jours ce que la misère & le chagrin ont de plus affreux. Sans nourriture, sans une botte de paille pour se coucher, exposé aux insultes d'une soldatesque grossière, son ame était déchirée par le regret d'avoir causé

la perte de l'homme compatissant qui l'avait recueilli lorsqu'il était sans asyle ; & il ne connaissait pas un seul ami qui voulût l'aider , ou qui le pût , quand il en aurait la volonté.

Il était abymé dans ces tristes pensées , lorsqu'un bas-officier entra par hasard dans le corps-de-garde. C'était le même à qui Sebaltus avait procuré dix recrues. Cet homme reconnaissant Sebaltus , courut à lui , & lui serrant amicalement la main , lui demanda ce qui l'avait conduit dans ce lieu. Sebaltus le satisfit en deux mots. Le soldat jurant qu'un si brave homme ne resterait pas en prison , le quitta brusquement pour courir chez le commandant du bataillon , & revenant au bout d'une heure , il fit relâcher l'emballeur & conduisit Sebaltus à son officier.

Le major entré au service à l'âge de quinze ans , avait passé par tous les grades militaires. Il était brave comme son épée ; mais si on avait pris la peine d'examiner ses principes sur ceux de quelque moraliste subtil , on y aurait trouvé bien des contradictions. Dès que Sebaltus parut , il lui saisit la main , pour le remercier des dix belles recrues qu'il lui avait procurées par son ingénieux sermon. Notre héros raconta les suites déplorables qu'il avait eues pour lui & pour sa famille. Le militaire l'écoutait avec intérêt ;

mais lorsqu'il entrevit que Stauzius était le pere du jeune homme arrêté : " Que je suis heureux , s'écria-t-il en se levant brusquement , de tenir ce vieux coquin ! Depuis que je suis en pays ennemi , jamais je ne tourmentai personne. Mais, monsieur, comptez que ce scélérat le fera jusqu'à ce qu'il ait réparé tout le mal qu'il a fait à un brave homme comme vous , monsieur le pasteur... Et tout de suite, appelant le bas-officier : " Cours , lui dit-il, arrête - moi sur la minute ce surintendant étranger qui est logé au poisson bleu. Ce drôle est un espion. . . C'est. . . La fureur l'empêcha d'en dire davantage. Le bas-officier partageant les sentimens du major , annonça que le personnage était à la porte.

On allait le faire entrer ; mais Sebaltus demanda avec instance d'être entendu ; & le major entr'ouvrant la porte , cria que le prisonnier devait attendre. Alors Sebaltus déployant toute la générosité de son ame, représenta à son protecteur " que le malheur des deux Stauzius ne lui ferait aucun bien, que son bût avait été de sauver le fils , qu'il pardonnait au pere , & que la religion lui défendait de se venger. — Mon ennemi est hors d'état de se défendre. Serait-ce une action digne de vous & de moi d'égorger un malheureux sans défense ? Je serais indigne d'avoir prêché la réconciliation & la paix ,

si je me servais de vous pour me venger d'un homme qui ne saurait se défendre, si je pouvais étendre une affreuse vengeance sur un jeune homme qui ne me fit jamais aucun mal ; bien plus , à qui j'avais accordé un asyle. Non, monsieur le major ; souffrez que je me venge d'une manière plus noble. Laissez à sa conscience le soin de punir mon cruel adversaire ; elle ne dort jamais dans ceux qui ont commis le crime.

Mort & damnation ! comment arrive-t-il qu'un prêtre pense plus noblement qu'un soldat ! Monsieur , vous avez raison... Ici , il essuya quelques larmes qui lui échappaient malgré lui... Le jeune drôle sera affranchi ; mais ce sera à vous , monsieur le pasteur , que le pere paiera la rançon. A ces mots , le généreux militaire n'écoutant plus rien , ordonna qu'on fit entrer le surintendant. Et le mesurant des yeux d'un air terrible , votre fils , lui dit-il , est un déserteur ; il doit être pendu , ou passer trente-six fois par les baguettes. Croyez que , pour gratifier un misérable tel que vous , monsieur le surintendant , ou qui que vous puissiez être , je ne le relâcherais jamais. Mais voici un homme de bien , aux prières duquel je l'ai accordé , moyennant mille écus que vous paierez sur-le-champ. „

Toutes les représentations du surintendant furent inutiles : il fallut compter la

somme, qui fut remise à l'heure même entre les mains de notre héros. " Monsieur le major, dit alors cette ame noble, vous m'avez donné le jeune homme, faites - moi la faveur toute entiere : que je puisse en disposer à mon tour. Il a cherché un asyle dans ma retraite : je ne puis , sans agir contre mes principes, lui vendre ma protection. Quant au mal que monsieur a pu me faire, il y a long-tems que je le lui ai pardonné. Il a prétendu veiller sur la pureté de la doctrine, & moi je dois songer à la pureté de ma conduite. Monsieur le surintendant - général, reprenez votre argent. „

Stauzius était debout, semblable à un petit garçon, à qui on présente un bonbon ; l'eau lui en vient à la bouche ; mais il n'ose pas l'ouvrir, en présence d'un précepteur, dont l'œil sévere le met à la gêne. Sobaltus ne se lassait point de solliciter le major, qui lui frappant enfin sur l'épaule : Eh bien, lui dit-il, faites ce que vous voudrez. Je voudrais me fâcher, si seulement je le pouvais.

A l'instant Stauzius serra avidement son argent, après quoi il embrassa notre héros avec un feu qui prouve qu'il ne chérissait guere moins son argent que son fils. Il le nomma son sauveur ; il lui demanda pardon, il s'affura que sa reconnaissance serait éternelle, qu'il sentait toute la grandeur d'ame

avec laquelle il avait rejeté l'occasion de se venger, sans avoir voulu accepter la somme prescrite. "N'en parlons plus, dit Sebaltus en l'interrompant; Dieu pardonne sans rançon, ni victimes, & celui qui le craint, cherche à l'imiter. Puisque vous reconnaissez que vous ne m'avez pas rendu justice, je suis satisfait.,"

Stauzius protesta que, non content de le reconnaître, il prétendait chercher les moyens de réparer en partie le mal qu'il avait fait; & que s'il voulait revenir au pays, il aurait la première bonne cure qui serait en son pouvoir.

Sebaltus le remercia d'abord; mais il se laissa vaincre aux instances du père & du fils. Le major plus dédaigneux eut beau lui offrir une place de ministre de camp dans son bataillon, notre héros fut flatté de trouver, en acceptant une cure à la campagne, une retraite paisible, qui faisait l'objet de son ambition.

Le major cessant de s'opposer à une résolution prise, fit venir le surintendant & lui recommanda de la manière la plus forte de tenir sa parole. Il l'avertit qu'il avait donné à Sebaltus une lettre pour l'officier-général qui occupait alors la résidence. Il pria cet officier, son intime ami, de protéger Sebaltus, & de châtier sévèrement quiconque

serait assez méchant pour lui nuire. Il lui donna encore une lettre pour un ami qu'il avait à Berlin. Ne négligez pas, lui dit-il, de faire usage de cette ressource, si, comme je le crains, Stauzius oublie toutes ses promesses. Dans les commencemens la défiance du major parut mal fondée. Stauzius aurait donné un logement à son ancien confrere; mais celui-ci voulut loger chez son ami Jérôme. Il mangeait souvent chez le su-intendant. Le président lui fit aussi l'honneur de le recevoir à sa table, sur-tout lorsque le commandant l'eut recommandé avec chaleur. Il fut proposé pour remplir deux cures vacantes. Malheureusement on avait depuis long-tems accordé la survivance de la première, & la seconde parut trop petite, quoique Sebaltus pensât qu'elle valait mieux que celle qu'il avait été forcé de quitter.

La paix se fit, & les troupes étrangères quitterent la capitale. Dès-lors on n'invita plus l'honnête Sebaltus. Lorsqu'il voulait faire sa révérence au président, le portier lui criait de tout loin, que son excellence se fait la méridienne, ou qu'elle était occupée, ou qu'on ne la voyait pas aujourd'hui. Voulait-il rendre visite au second? il fallait attendre une demi-heure dans l'antichambre. Sa révérence paraissait enfin en robe-de-chambre, & n'oubliait jamais, quand notre héros

prenait congé d'elle, de l'affurer de sa protection. Il se presenta plusieurs cures , mais personne ne songea à Sebaltus.

Enfin , il y eut un poste vacant dans une petite ville du voisinage. Sebaltus se hasarda de faire visite au surintendant , pour lui demander cette cure. Il ne fut point refusé directement : Stauzius lui représenta , qu'avant de parler de son avancement , il fallait réparer le scandale qu'il avait donné à l'église. Il ne s'agissait que de paraître devant le consistoire , pour abjurer publiquement ses erreurs. Sebaltus étonné repliqua en deux mots : qu'il avait lieu d'être surpris d'une pareille ouverture ; qu'au reste aucun avantage temporel ne serait capable de le faire renoncer à la vérité , dès qu'il l'aurait connue. †

Stauzius changeant alors de ton , lui reprocha son opiniâtreté. Puis portant la main au bonnet , pour lui faire comprendre qu'il pouvait se retirer , il ajouta que ce n'était plus le tems où l'on pouvait espérer de s'introduire par force dans la vigne du Seigneur , & que , graces à Dieu , la paix était faite. Au bout de quelques jours , on apprit que le fiscal avait eu ordre de porter plainte contre Sebaltus , comme ayant fait des levées pour des troupes étrangères ; en sorte que dix hommes étaient réellement sortis du

pays par son moyen, & que le fils du surintendant-général n'avait échappé qu'à force d'argent. Sebaltus brûlait de confondre cette calomnie par la simple exposition de la vérité. Jérôme qui connaissait mieux le monde, en conclut que la présence de Sebaltus était importune à ses ennemis. On reprit la lettre du major à son ami de Berlin. Jérôme écrivit aussi à un de ses correspondans dans cette ville, & l'honnête libraire compta à son ami une somme qu'il l'assura avoir retirée des meubles qui étaient restés chez lui.

Dès la seconde journée, le carrosse dans lequel notre héros avait arrêté une place fut attaqué par des voleurs ; le postillon fut tué sur la place ; & Sebaltus revenant à lui le lendemain matin, se trouva tout meurtri & sans un fol ; ses lettres de recommandation étaient perdues. Il en fut d'abord surpris ; mais il se consola, en se rappelant que son commentaire sur l'apocalypse était en lieu de sûreté.

La suite au Journal du mois prochain.

III. *Reflexions sur le projet de réforme pour le collège de Genève.* Sous Neuchâtel, 1774, in-8°.

Nous avons annoncé deux brochures relatives au collège de Genève : elles en ont produit quelques autres moins importantes. L'au-

teur de celle-ci cherche à prouver que l'éducation particulière dans une pension bien réglée, ou domestique dans la maison paternelle, sous les yeux d'un pere attentif, sont préférables, dans une république même, à l'éducation publique, que l'on reçoit dans les colleges. Mais toutes les preuves de cette proposition étant tirées des vices des colleges mal réglés, elle tombe par là même, si on peut bannir de ces colleges les abus que l'on exagere d'ailleurs beaucoup.

Pour remédier au plus grand des vices des colleges, qui dépravent les mœurs, l'anonyme voudrait que l'on créât un inspecteur, dont l'unique fonction serait de visiter chaque jour toutes les classes, pour voir ce qui s'y passe, pour exhorter, censurer, & punir, selon les cas qui se présenteraient. Ce même inspecteur serait chargé d'enseigner à certaines heures par semaine la religion & la morale. Cette inspection assidue, journalière, est indispensable dans un college. Sans elle, point d'uniformité dans la méthode, point de plan lié & bien suivi. L'expérience qui vaut mieux que les systèmes, l'a démontré à tous ceux qui ont été à portée de la faire.

Remontrances des filles à l'auteur d'un nouveau projet d'éducation.

Cette petite plaisanterie est destinée à mon-

trer qu'on s'occupe beaucoup de l'éducation des garçons, & trop peu de celle des filles, & que le projet de M. de Saussure embrasse trop d'objets, pour que les tetes des enfans puissent les saisir & les retenir. A l'un & à l'autre de ces égards, on ne peut disconvenir que l'anonyme n'ait raison.

IV. *Avis des Editeurs.*

UN anonyme, qui veut bien prendre intérêt au sort de ce journal, & qui nous rend la justice de croire que nous nous piquons d'une exacte impartialité, nous écrit une lettre datée de Geneve le 19 juillet, dans laquelle il nous donne l'extrait d'une piece insérée dans le n^o. 14 de l'*Année littéraire* 1774, au sujet de M. l'abbé Sabbathier de Castres. Nous prions cette personne de lire tout au long dans notre journal de mai, page 46 & suiv. la lettre originale qui nous fut adressée par M. l'abbé Sabbathier, en réponse à celle par où nous lui communiquons deux articles de notre journal où il est at aqué. Il paraît que la piece qui a paru dans l'*Année littéraire*, n'est que la copie de la lettre que nous nous sommes empressés de publier.





SECONDE PARTIE.
NOUVELLES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE.

I. *Du théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique*, in-8°. Amst. 1773, 372 pages.

UN lecteur qui fait réfléchir, trouvera dans ce livre des paradoxes & des vérités, des idées nouvelles & vraies avec des idées singulieres & des vues impraticables. Mais en général, cet ouvrage donnera plus à penser que bien des traités méthodiques, écrits sur cette matiere.

L'auteur veut éclairer les nations sur leurs intérêts, les peuples sur leurs droits & leurs devoirs, les hommes sur leurs obligations & la morale, par le moyen de la tragédie, de la comédie & du drame; & toute composition de ce genre, qui n'est pas faite dans ce dessein, ou qui n'est pas propre à produire ces grands effets, est blâmable, à ses yeux, mérite la critique ou le mépris. Pour établir ces propositions, il entre dans des détails, il fait des réflexions souvent exprimées

heureusement, avec force, & que l'on lit toujours avec plaisir. Il traite principalement du but & des effets de l'art dramatique, plus que des regles particulieres & des préceptes à suivre dans la composition. Tout cet ouvrage est rempli de vues nouvelles & de projets, dont l'exécution, quelque belle qu'elle fût, est vraisemblablement renvoyée à l'an 2440, *rève s'il en fut jamais*. Mais si ce sont ici des rêves, ce sont du moins de beaux rêves, d'un homme d'esprit, & d'une ame honnête, qui pense fortement & qui écrit avec chaleur.

La véritable tragédie, selon lui, sera celle qui sera entendue & saisie par tous les ordres de citoyens, qui aura un rapport intime avec les affaires politiques, qui, tenant lieu de la tribune aux harangues, éclairera le peuple sur ses vrais intérêts, les lui offrira sous des traits frappans, exaltera dans son cœur un patriotisme éclairé, lui fera chérir la patrie, dont il sentira tous les avantages. Voilà la vraie tragédie, qui n'a gucre été connue que chez les Grecs libres, & qui ne fera entendre ses fiers accens que dans un pays où ceux de la liberté ne seront pas étouffés. Dans toute autre, elle ne sera qu'un tableau sans objet, ou même quelquefois une espece d'adulation masquée sous de grands noms. C'est de la vérité historique

& de la vérité morale, qu'en doivent être tirés les sujets ; de l'histoire récente & nationale, & de la morale appliquée au besoin présent d'un peuple.

Dans ces idées, on comprend que l'auteur doit fort peu approuver toutes nos tragédies modernes.

Son opinion sur la comédie est tout aussi peu conforme aux idées reçues. C'est le vice, dit-il, qu'il faut qu'elle combatte, & non pas les ridicules ; c'est contre le vice qu'elle doit tourner tous ses traits, en le poursuivant dans l'ombre, pour le démasquer d'une main hardie. Le propre de la comédie serait donc de porter le flambeau de la vérité dans le repaire obscur, où les méchans travaillent leurs iniquités ; de percer dans le sein des grandeurs le vil automate qui s'érige en tyran ; de le traîner tremblant à la clarté du jour, si importune au crime. Alors celui qui ne craint point d'être coupable, craindrait la honte ; le théâtre serait une cour souveraine, où l'ennemi de la patrie serait cité & livré à l'infamie : le bruit des applaudissemens pour la pièce ferait à l'oreille du méchant le tonnerre de la postérité : pâissant & frappé d'effroi, il maudirait le jour ; & cherchant un antre ténébreux, il délivrerait la société de sa présence.

Il ne s'agit point dans la comédie, de faire des portraits, mais des tableaux. Ce n'est pas tant l'individu qu'il faut s'attacher à peindre que l'espece. Il faut desfiner plusieurs figures, les groupper, les mettre en mouvement, leur donner à toutes également la parole & la vie. Une figure trop détachée paraîtra bientôt isolée : ce n'est point une statue sur un piédestal, que je demande; c'est un tableau à divers personnages animés.

Dans l'examen général que l'auteur fait des comédies modernes, il se plaint de ce qu'on va toujours à la cour & parmi les grands, prendre des sujets & des personnages, dont la peinture ne fait que répandre leurs ridicules & propager leurs vices, comme une épidémie nationale.

Si au lieu de peindre légèrement ce qui se passe dans une centaine de maisons, vous voulez représenter les coutumes d'une ville & les passions de ceux qui l'habitent, voyez la masse des hommes; peignez les choses familières & ordinaires; c'est sur elles que roule tout le cours de la vie humaine. C'est sur la multitude qu'est empreinte la physionomie de la nation; saisissez les grands traits, vous aurez de larges coups de pinceau à donner, vous rencontrerez des caracteres expressifs & variés; vous vous servirez, malgré vous, de teintes vigoureuses :

jamais vous n'éprouverez cette stérilité qui gagne le bel esprit, comme la perte de l'appétit gagne nos jolies femmes. Qu'on vous appelle peintres à la grosse brosse, qu'importe? On a fait le même reproche à Moliere, on l'a blâmé par ce qu'il a aujourd'hui de plus précieux. Poursuivez vos tableaux, & laissez vos rivaux se fatiguer à faire des miniatures de poche. Accumulez enfin les traits & les couleurs, & ne manquez pas la nature, pour respecter notre fausse délicatesse. Quand l'ouvrage sera fini, exposez le tableau; il faudra l'admirer, ou fermer les yeux.

Toute comédie qui ne corrige pas le vice est une méchante comédie, sans qu'on puisse l'appeler mauvaise. Toutes les pieces de Regnard sont dans ce genre, & plusieurs de Moliere ont ce triste inconvénient.

Bannissons donc ces jolis colifichets, où les travers du beau monde sont admis, fêtés, caressés; où ses extravagances sont érigées en loix; où les passions délicates qui nous restent encore sont vues avec dérision; où le nouveau persifflage paraît la langue des dieux; où l'inconséquence, la folle vivacité, la prétention à tout, la bouderie de commande, le ton fott & léger, paraissent des caracteres délicieux, piquans & dignes de considération. Toutes ces petites pieces portent au cerveau des mouvemens déréglés,

& servent à faire pulluler cette espèce de fats, qui tous se copient l'un l'autre, & jouent à qui sera le plus insupportable.

Un chapitre ensuite est employé à examiner Moliere, & cet examen sévère ne lui est pas favorable. On l'accuse d'avoir quelquefois ridiculisé la vertu, & répandu par là dans la nation ce ton frivole & dérisoire, qui la fait haïr chez les autres peuples. Ainsi le crime d'Alcmene, qui est dans les bras de Jupiter, est paré de toutes les graces de l'imagination. La peinture des intrigans subtils a pu contribuer à en former d'après ces ingénieuses leçons. Il a rendu la friponnerie agréable & réjouissante. L'adultère est réduit en art dans George-Dandin. Souvent l'oreille est blessée chez Moliere, & l'indécence s'y montre à front découvert. La bourgeoisie, l'ordre le plus nombreux de l'état, est avili & humilié, pour faire rire. Cette malédiction, méprisée par un fils dans l'Avare, est un trait épouvantable. Ailleurs Moliere a immolé sur la scène un homme vertueux son rival, l'abbé Cottin, qui en mourut de chagrin, & M. de Voltaire a suivi cet exemple contre un journaliste qui n'en est pas mort.

Le Tartuffe a un but moral, aussi bien que le Malade imaginaire; mais la plupart des autres pièces n'en présentent aucun.

N'imitons donc Moliere que dans le style, dans la vérité & la force du pinceau; mais ayons un but plus noble que celui de faire rire.

L'auteur cherche ensuite à prouver que le drame, que l'on a appelé le *genre larmoyant*, qui résulte de la tragédie & de la comédie, ayant le pathétique de l'une & les peintures naïves de l'autre, est infiniment plus utile, plus vrai, plus intéressant, comme étant plus à portée de la foule des citoyens.

Je suis homme, puis-je crier au poète dramatique; montrez moi ce que je suis; développez à mes yeux mes propres facultés; c'est à vous de m'intéresser, de m'instruire, de me remuer fortement. Jusqu'ici vos succès ont-ils été confirmés par les acclamations du peuple? Il ignore peut-être vos travaux & votre existence. Quelle est donc l'influence de votre art sur votre siècle & vos compatriotes?

Pourquoi n'aurions-nous par le courage de dénoncer à la nation les vertus d'un homme obscur? Fût-il né dans le rang le plus bas, croyez, dès qu'il aura pour interprète un homme de génie, qu'il deviendra plus grand à nos yeux, que ces rois, dont le langage altier fatigue depuis long-tems nos oreilles.

La comédie n'est point le drame. Là le

principal caractère absolu, dominant, décide l'action : ici c'est tout le contraire, l'action jaillit du jeu des divers caractères. Le drame n'est point une action forcée, rapide, extrême : c'est un beau moment de la vie humaine, qui révèle l'intérieur d'une famille, où, sans négliger les grands traits, on recueille précieusement les détails. ●

Ourdir, enchaîner les faits conformément à la vérité, suivre dans le choix des évènements le cours ordinaire des choses, éviter tout ce qui sent le roman, modeler la marche de la pièce de sorte que l'extrait paraisse un récit vraisemblable, créer l'intérêt, le soutenir sans échafaudage, ne point permettre à l'œil de cesser d'être humide, sans froisser cependant le cœur d'une manière trop violente, faire naître enfin, à divers intervalles, le sourire de l'âme, & rendre la joie aussi délicate que la compassion, c'est là ce que se propose le drame, & ce que n'a point tenté la comédie.

Les Allemands, en se formant un théâtre, sont tombés dans ce genre utile & pittoresque, que nous nommons drame. Les Anglais en ont plusieurs, nous un fort petit nombre. Que de sujets nouveaux dramatiques ne se présenteraient cependant pas à traiter ? L'auteur emploie deux chapitres à en indiquer quelques-uns, & il y a toujours du moral dans ceux qu'il propose.

Après cela , il indique quelques-uns des défauts à éviter dans la composition des drames ; il rejette d'abord les plans romanesques , les plaisanteries voisines du pathétique. La raison & le sentiment doivent dominer , mais la morale doit venir à propos. La nature doit parler , mais jamais être en convulsion. Il faut éloigner de la scène ce qui ne dit rien à l'intelligence. Les scènes ne doivent pas être si courtes , que la situation ne puisse être développée suffisamment. Un style abondant convient au drame : mais l'esprit moderne , une précision recherchée , des phrases compassées , arrangées , coupées , ne peuvent être l'expression du sentiment.

L'unité de tems , fixée à 24 heures , est une règle consacrée par l'usage , qui peut être violée si le drame l'exige. Avec de l'adresse & de l'intérêt , 60 heures peuvent s'écouler comme 24. L'unité de lieu , plus gênante & plus incommode , est encore bien moins respectable. Si cette unité de lieu permet l'enceinte d'une grande ville , pourquoi ne permettrait-elle pas l'enceinte d'une distance que l'on franchit si souvent dans un jour ? Pourquoi le lieu de la scène ne serait-il pas vaste & mouvant , comme chez les anciens ? L'unité d'intérêt est la seule qu'il faille respecter pour réunir sur l'action le faisceau des idées du spectateur. Tout drame où l'in-

térêt principal fera partagé , doit être imparfait. L'auteur ne veut pas non plus que le nombre des actes soit fixé à 3 , à 5 ; il exige seulement que l'intérêt se soutienne jusqu'au bout , sans s'affaiblir.

Le caractère essentiel à imprimer au drame , c'est l'utilité actuelle , présente , nationale ; la connaissance des hommes avec qui nous vivons aujourd'hui , & celle des choses avantageuses à la société dont nous sommes membres. Ecrivez pour vos compatriotes , ou n'écrivez pas. Je veux voir l'homme modifié par le gouvernement , les loix , les coutumes du tems présent. Par là le poète peut corriger les abus & devenir législateur.

Le théâtre & le drame pourraient encore être la scène des honneurs publics , décernés par la reconnaissance au héros , au vengeur de la patrie , au bienfaiteur de la nation. Les questions politiques pourraient aussi y être discutées par les personnages convenables , pour découvrir ce qui convient , ou ne convient pas.

L'auteur se fait quelques objections , pour y répondre. Mais il omet la principale , le danger qui naîtrait & l'abus que l'on pourrait faire de cette liberté de traiter ainsi sur le théâtre les matières du gouvernement , les questions de politique , les règles de l'ad-

ministration. Les frondeurs, les factieux, les gens inquiets, ne pourraient-ils point par ce moyen troubler les états, & pour corriger certains inconvéniens, en causer de plus grands ? L'auteur composant son drame, verra-t-il mieux les choses que le ministre, ou le magistrat, qui fait l'ensemble de toutes les parties de l'administration ? Le poete n'aura-t-il pas ses préjugés, ses passions, comme le ministre, ou le magistrat ? Sera-t-il plus infailible ou plus vertueux ? Quel est le prince qui accorderait une liberté, dont il serait si facile d'abuser ?

C'en est assez pour faire connaitre un ouvrage qu'on ne peut lire qu'avec intérêt, & qui présente çà & là des vérités importantes, trop peu senties. Nous ne le suivrons point dans ce qu'il dit des études du poete, & des idées qu'il doit avoir ; dans son examen des poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida & de Boileau, relativement au théâtre ; ni enfin dans la discussion des raisons qui l'autorisent à donner la préférence à la prose sur les vers, dans la composition des drames.

II. *Vie de MARIE DE MEDICIS, princesse de Toscane, reine de France & de Navarre.*
 A Paris 1774, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe. 3. vol. in-8°.
 TROIS volumes in-8°. grand format, d'en-

viron 600 pages chacun , paraîtront bien longs pour une vie de Catherine de Médicis. L'histoire de cette princesse jusqu'en 1600 qu'elle fut mariée à HENRI IV , offre nécessairement peu de faits. Depuis son mariage jusqu'à l'événement affreux qui priva la France du plus grand & du meilleur de ses rois , elle ne présente que des tracasseries de ménage ; c'est une femme aigre & jalouse , livrée à ses favoris , dont l'humeur excitée quelquefois par les galaxteries de son mari , l'éloigne souvent d'elle , tandis qu'elle eût pu le fixer en employant à propos la douceur & le sentiment. Ces brouilleries perpétuelles qui se rapprochent des ménages bourgeois , ne sont peut-être pas ennoblies par le rang des personnages. Si elles piquent la curiosité de ceux qui voient un roi & une reine dans le mari & la femme , si elles servent en effet à faire connaître leur caractère , & à préparer les lecteurs aux événemens qui vont suivre , peu de pages auraient suffi pour peindre Catherine. On l'a vue le reste de sa vie , ambitieuse à la fois & faible , voulant dominer , & se laissant gouverner par ses favoris. Placée sur un grand théâtre dans des momens critiques , où l'autorité royale n'était point ce qu'elle a été depuis , où il fallait de grandes ressources & de la fermeté pour l'étendre & la conserver ,

elle n'eut jamais que la mauvaise politique du moment, celle des intrigues qu'il faut sans cesse renouveler. Elle fit de grandes fautes lorsqu'elle ménagea les grands & lorsqu'elle ne les ménagea pas. Le vrai moment où commence son histoire, est celui où elle prit la régence; ses querelles avec son fils qui sortit de la dépendance dans laquelle elle le tenait, en faisant assassiner Concini, auquel il aurait dû faire faire son procès; ses accommodemens qui durèrent peu; les révoltes qu'elle essaya d'exciter parmi les sujets qu'elle voulait porter à lui faire rendre une autorité qu'elle regrettait, qu'elle n'avait eue qu'en dépôt & pour la remettre à son fils; la part qu'eut le cardinal de Richelieu à tout ce qu'elle fit de bien & de mal dans ces circonstances, offrent des détails intéressans & présentés ici avec une étendue qui peut satisfaire ceux qui veulent que l'histoire ne leur laisse rien à désirer.

Le sort de cette princesse fut très-malheureux; fugitive d'un royaume qu'elle avait gouverné, obligée de quitter la Flandre, la Hollande & l'Angleterre par les intrigues du ministre, qui avait eu autrefois sa confiance, & qui possédait celle de son fils, elle alla chercher une retraite à Cologne, où elle vécut obscurément avec le peu d'argent que lui fournissaient l'électeur & peut-être

ses filles. “ Marie de Médicis , dit Monglat , veuve de HENRI IV , mere de LOUIS XIII , des reines d’Espagne & d’Angleterre , ainsi que de la duchesse de Savoie , tellement qu’on pouvait dire que ses enfans régnaient dans toute la chrétienté , n’avait pas en mourant un seul pouce de terre. „ Sa mort arriva le 3 juillet 1642 ; ce furent les nonces Rosetti & Fabio Chigi qui l’administrerent ; ce dernier lui demanda si elle ne pardonnait pas à tous ses ennemis , & en particulier au cardinal de Richelieu. “ De bon cœur , répondit-elle. Madame , ajouta le nonce , pour l’en convaincre , voudriez-vous lui envoyer le bracelet que vous avez au bras ? *questo e pur troppo* , (ah ! c’est trop) répondit-elle. Chigi n’insista pas davantage. Il se repentit même vraisemblablement de lui avoir fait cette proposition ; car il avoua depuis à Servien , qu’il avait voulu trop exiger alors de la reine mere. „

Cette vie est intéressante ; elle le serait encore davantage , si elle était réduite ; il eût été aisé à l’auteur de le faire. Il y a fait entrer une multitude de discussions critiques qu’il aurait pu & qu’il aurait dû retrancher : ce ne sont pas les recherches de l’auteur qu’on desire dans son ouvrage ; c’est le résultat de ces mêmes recherches. Il a dû faire un travail considérable pour démêler

la vérité quand les écrivains contemporains se contredisent : on veut bien qu'il dise comment il l'a trouvée ; mais il est inutile qu'il fasse passer le lecteur par toutes les routes qui l'ont conduit au but où il est arrivé. Il y a des cas où ces détails peuvent être nécessaires ; mais alors il doit les donner séparément dans des notes , & ne point les semer dans le corps même de l'ouvrage , où ils arrêtent la narration , suspendent le fil des événemens , fatiguent & dégoûtent le lecteur impatient d'avancer.

Les dernières pages de cet ouvrage en font le résumé , & il est très-bien fait ; c'est un tableau raccourci de la vie de Marie de Médicis , & de l'état de la France depuis la régence de cette princesse jusqu'à sa mort ; nous invitons à le lire. Il est trop étendu pour être transcrit tout entier ; nous en citerons ce morceau , par lequel nous finirons.

“ On a reproché à Marie , peut-être avec raison , le peu de sensibilité qu'elle témoigna de la mort de HENRI ; mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner , c'est d'avoir si mal profité des sages conseils que le roi lui donna peu de tems avant de mourir ; d'avoir , sans respect pour sa mémoire , rompu les engagements de ce prince avec le duc de Savoie , épuilé par son faste & par ses profusions les trésors amassés par la prudente économie de

HENRI ; accablé de bienfaits ceux dont elle redoutait les cabales ; de leur avoir appris par ses largesses déplacées à tout obtenir d'elle en s'en faisant craindre. Une conduite si inconfidérée ne pouvait manquer de produire des mécontents ; aussi les princes & les grands abuserent-ils de sa faiblesse pour la forcer à subir le joug de leur despotisme... La France devint bientôt le théâtre des factions. La majorité de LOUIS XIII appporta peu de remèdes à ces maux , parce que Marie , sous le nom de son fils , conserva la même puissance... Entièrement livrée au maréchal d'Ancre & à ses créatures , elle ne se décidait que par leurs conseils. Comme il était très-important pour eux que le roi restât toujours dans la dépendance de sa mère , ils engageaient cette princesse à l'éloigner de la connaissance des affaires. Pour cet effet elle eut l'imprudence de favoriser le goût que LOUIS avait pris pour Lûynes ; elle ne sentit pas que l'intérêt de ce favori était contraire au sien , & que l'espoir de gouverner dès que le roi serait le maître , le porterait bientôt à persuader à ce prince de secouer un joug honteux. Marie travaillait donc contre elle-même , en protégeant ce jeune seigneur , & perdit son autorité par les moyens qu'elle employa pour la conserver... Revenue enfin à la cour , la passion de gouverner,

qui

qui n'avait jamais été éteinte dans son ame, s'y réveilla bientôt; elle obtint en partie ce qu'elle desirait avec tant d'ardeur, & se conduisit d'abord avec beaucoup de prudence par le conseil de Richelieu. Il était en effet d'autant plus intéressé à contenir sa maîtresse dans de justes bornes, qu'il espérait par son moyen entrer dans le ministère. . . Parvenue enfin à faire admettre le cardinal au conseil, la reine ne douta plus qu'elle n'eût bientôt tout pouvoir, dès que celui qui lui devrait le sien aurait acquis la confiance de LOUIS. Quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'accuser Richelieu d'ingratitude envers sa bienfaitrice, il faut convenir que la jalousie qu'elle prit de ce ministre, & la cabale formée contre lui, dans laquelle elle s'engagea, excusent en quelque façon le cardinal de l'avoir mise hors d'état de lui nuire. En effet, Marie, après avoir juré la perte de Richelieu, pendant la maladie du roi à Lyon, refusa opiniâtement à son fils de se réconcilier avec ce ministre; les témoignages d'attachement, de soumission réitérées de ce prélat furent inutiles. Le cardinal ayant fait vainement toutes les démarches les plus propres à adoucir l'aigreur de cette princesse contre lui, n'avait plus guere d'autre parti à prendre que d'employer toutes les voies possibles pour se garantir de la disgrâce

dont il était sans cesse menacé. Il est vrai qu'il ne fut pas délicat sur les moyens. &c. »

III. *Epître à M. du Hamel de Denainvilliers.*
Par M. Colardeau. Avec cette épigraphe :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.
Virgil. Egl. 1.

A Londres 1774. Et se trouve à Paris, chez Lejay, libraire, rue S. Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille, in-8°.

C'EST un tribut que l'amitié paie à un homme estimable, qui préfère à la vie tumultueuse des villes, le séjour de ses terres, où il s'occupe du bonheur de ses paysans & de ses vassaux. M. du Hamel de Denainvilliers est le frère de M. du Hamel du Monceau, de l'académie des sciences, & célèbre par ses ouvrages ; il s'occupe dans sa retraite des recherches & des expériences qui peuvent jeter des lumières sur l'histoire naturelle, & sur-tout sur la pratique de l'agriculture. " On ne peut, dit l'auteur, réunir à la fois plus de connaissances & de vertus. Les personnes qui l'ont vu de près, attesteront que je n'ai point surchargé son éloge. Il est le modèle exact du sage que j'ai voulu peindre : c'est sans son aveu que je donne

au public cette épître; sa modeste s'y serait opposée, & j'ai passé sur cette formalité peut-être nécessaire, par un motif que les honnêtes gens approuveront. Depuis quelques années, on a répandu beaucoup de fleurs sur les tombeaux des hommes illustres ou bienfaisans qui ont honoré la nation ou servi l'humanité. Il faut aussi attacher quelques guirlandes aux portes des personnes vertueuses qui vivent parmi nous, & accoutumer les hommes, s'il est possible, à rendre quelque justice à leurs contemporains.

M. Colardeau a soin de prévenir dans sa préface qu'il y a dix ans qu'il écrivit cette épître. Il était alors chez M. de Denainvilliers; le modèle qu'il voulait peindre était sous ses yeux. Il était témoin des actes de bienfaisance qui lui sont si familiers; ils l'échauffèrent. Il prévient sur la date de la composition de son ouvrage, parce qu'il ne veut point être soupçonné d'affectation, de concurrence, ni de plagiat, dans un moment où l'on a déjà vu paraître beaucoup d'ouvrages du même genre; mais c'est une inquiétude qu'il ne devait point avoir. Il doit en laisser de semblables à ceux qui n'ont pas ses talens, ou qui pouvant en avoir d'approchans, ne les ont pas encore fait connaître. On retrouve dans cette épître, le feu, le coloris, que l'on a vus dans la plupart des ouvrages

qu'a déjà publiés M. Colardeau ; nous ne nous arrêterons pas à détailler ici l'impression qu'elle a faite sur nous ; nous tâcherons de la communiquer à nos lecteurs , & pour cela nous n'avons qu'à citer.

Le poëte se félicite de se trouver à la campagne. C'est là que l'ame rendue à elle-même, s'arrête avec plaisir sur les objets qui l'environnent & qu'elle jouit à la fois du spectacle qui s'offre à ses yeux , & des réflexions qu'il lui inspire. Après un tableau bien fait des prétendus plaisirs de la ville , il s'écrie :

J'ai suivi trop long-tems ce tourbillon rapide ;
 A travers son éclat , j'en ai connu le vuide ,
 Et de Rome échappé , je reviens dans Tibur ,
 Respirer les parfums d'un air tranquille & pur.
 Je parcours plus heureux ces routes isolées.
 Si je suis les détours que forment ces vallées ,
 J'aime à voir le zépher agiter dans les eaux
 Les replis ondoyans des joncs & des roseaux ,
 Et ces saules vieilliss , de leur mourante écorce ,
 Pouffer encor des jets pleins de seve & de force.
 Ici , tout m'intéresse & plaît à mes regards.
 Sur les bords du ruisseau cent papillons épars ,
 Avant que mes esprits démêlent l'imposture ,
 Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
 Déjà ma main séduite est prête à les cueillir :
 Mais, alarmé du bruit , plus prompt que le zépher,

L'insecte tout-à-coup détaché de sa tige ,
 S'enfuit ... & c'est encore une fleur qui voltige.
 Les arbres , le rivage & la voûte des cieux ,
 Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux ;
 Chaque objet s'y répète , & l'onde qui vacille ,
 Balance dans son sein cette image mobile.

Pendant que le poète reste attaché à ce spectacle , le tableau change ; un orage se forme ; il le décrit avec beaucoup de force ; il cherche un abri ; il monte la colline , & arrive au château de M. du Hamel.

J'arrive , un importun couvert de la livrée ,
 Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée.
 De ta porte , à son aise , on peut franchir le seuil.
 Cerbere caressant , & de facile accueil ,
 Ton chien, fans m'obliger d'attendre une réponse,
 Court au devant de moi , bondit , jappe & m'annonce.

Si jadis tes aïeux parerent ta maison
 Des bizarres beautés d'un gothique écuffon ;
 Dans tes jardins par-tout je vois que ton génie,
 L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
 Ici , sur un pivot , vers le nord entraîné ,
 L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé ;
 Là , de l'antique Hermes le minéral fluide
 S'éleve au gré de l'air plus sec ou plus humide.
 Ici , par la liqueur un tube coloré

54 JOURNAL HELVETIQUE.

De la température indique le degré.
Là , du haut de tes toits , incliné vers la terre ,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Ici , la curcubite à l'aide du fourneau ,
De légères vapeurs mouille son chapiteau ;
Le regne végétal analysé par elle ,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle ;
Et plus loin je vois l'ombre errante sur un mur
Faire marcher le tems d'un pas égal & sûr.

Cette description est précise & pleine de choses ; tous les objets que l'auteur a voulu exprimer étaient difficiles à rendre , & il les a peints. Le tableau qui suit ne fera pas moins de plaisir.

Du Hamel , ces cyprès que tes mains ont semés ,
D'abord froids embrions dans la pulpe enfermés ,
Attendirent le jour où tu verrais leur germe
Sortir , développé du sol qui le renferme.
Tu les vois aujourd'hui , ces superbes cyprès ,
En lustres élevés décorer tes bosquets.
Mais le tems quelque jour , par un autre prodige,
Viendra déraciner & dépouiller leur tige.
Eh ! combien , dont l'ombrage entourait les tombeaux ,
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
De nos tristes destins tel est l'ordre suprême ;
Tout périt ici bas , tout ... le tombeau lui-même.

Mais le sage qui pense & calcule le tems ,
 En fait mettre à profit les rapides instans .
 Tandis que les humains , jouets de la folie ,
 Laisent évanouir le rêve de la vie ;
 Le philosophe actif , sans être dissipé ,
 Utile à son semblable & de l'homme occupé ,
 Par ses travaux divers , ses soins , sa bienfaisance ,
 Réalise le songe & sent son existence .
 Il a tout observé , tout pesé , tout connu .
 Le terme arrive , il meurt ; mais lui seul a vécu .
 Que dis-je , il ne meurt point , il survit à lui-même ;
 Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime .
 C'est ainsi , du Hamel , qu'aux jours de l'avenir ,
 Tes neveux fortunés , pleins de ton souvenir ,
 Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée ,
 S'imagineront voir ton ombre consolée ,
 Errer sous ces bosquets , sous ces arbres chéris ,
 Que tes mains ont plantés , que la terre a nourris .
 Déjà n'entends-tu pas , au sein de tes domaines ,
 Ce peuple qui cultive & féconde tes plaines ,
 Tranquille sous les toits (*) que tu viens d'achever ,
 Bénir le bienfaiteur qui les fit élever ?

(*) M. de Denainvilliers a fait rebâtir toutes
 ses fermes , & une partie de son village ; ses
 payfans y sont logés avec la plus grande com-
 modité .

Là , sa femme , ses fils , sa famille qu'il aime ,
 Ses utiles troupeaux , ses valets & lui-même ,
 Sous un abri commode ont trouvé par tes soins
 Ce qu'il faut au bonheur, ce qu'il faut aux besoins.

Dans le tableau que l'on présente ici des effets de la bienfaisance de M. du Hamel, on trouve ce vers si heureux qui exprime un sentiment :

La main donne. . . Elle achete un plaisir pour le cœur.

La description de la fontaine de Segrai dans l'Orléannais, aux eaux de laquelle on attribue des propriétés à-peu près semblables à celles de Passy, est agréable.

Sourcé pure où l'on puise , où l'on boit la santé,
 Où la beauté flétrie au moment d'être éclose ,
 Vient embellir son teint des couleurs de la rose ,
 Segrai , dont le breuvage & salutaire & frais
 Fait circuler un sang devenu trop épais ,
 Qui divise à la fois nos humeurs engourdies ,
 Et de la fièvre en nous éteint les incendies.

Nous citerons encore ce morceau, & nous nous y bornerons, pour ne pas étendre davantage l'extrait d'une épître que l'on lira toute entière avec plaisir.

Tu pourras m'expliquer par quels détours cachés

Du vallon de Segrai la nymphe solitaire
 Verse dans un bassin son onde salutaire.
 Ton esprit fixera mes esprits incertains :
 Je saurai si la terre en ses noirs fouterreins ,
 Contient le réservoir de ces eaux inconnues :
 Ou bien si ce tribut & de l'air & des nues ,
 Par l'éponge des monts , goutte à goutte filtré ,
 Reparaît à nos yeux & fort plus épuré.

Mais déjà , je crois voir le long de la chaussée
 Courir vers-la fontaine une foule empressée.
 Dans sa simple parure & l'habit du matin ,
 Vois Cloé , vois Rosire , une coupe à la main ,
 Précipiter vers nous une marche légère :
 Un rustique échançon dont l'œil les considère ,
 Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas,
 Et d'un air qu'il croit fin fourit à leurs appas.
 Sans doute que Cloé , sans doute que Rosire ,
 Dès l'instant que le jour a commencé de luire ,
 Pour venir folâtrer sur ces bords enchanteurs ,
 Avaient à leurs époux prétexté des vapeurs.
 La nymphe de l'Essonne , en les voyant si belles ,
 De honte en ses roseaux se cache devant elles.
 Eglé les suit à peine ; Eglé n'a plus d'attraits ,
 Une sombre pâleur décolore ses traits.
 On dit qu'un feu caché , que peut-être elle ignore ,
 Au plus beau de ses jours la brûle & la dévore.

Ainsi sur le midi , dans l'ardeur de l'été ,
 La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté ;
 Mais des zéphirs du soir l'haleine caressante
 Releve & raffermi sa tige languissante.
 Le destin d'une belle est celui d'une fleur ;
 Eglé comme la rose a perdu sa fraîcheur ,
 Et je crois que Lisis que tu vois sur ses traces ,
 Serait l'heureux zéphir qui lui rendrait ses graces.

IV. *Oeuvres choisies de M. Gessner, contenant la mort d'Abel, la nuit & autres poemes, avec des idylles, des pastorales & autres pieces mises en vers français par differens auteurs, & les meilleurs poètes en ce genre; précédées d'une notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner; suivies de poésies diverses traduites de l'allemand, aussi en vers français & avec des observations historiques sur la poésie allemande.*
 Paris, 1774, in-12.

IL suffit d'avoir lu les divers ouvrages de M. Gessner, pour concevoir l'idée la plus avantageuse de son esprit & de son cœur. On y voit par-tout le peintre de la nature, le chantre de l'humanité. Cette idée, dit l'auteur de l'éloge historique qui est à la tête de ce recueil, cette idée est pleinement justifiée par la vie & les mœurs de M. Gessner lui-même. Il a constamment montré un caractère

plein de candeur , de modestie , de sensibilité & de désintéressement. Il est né à Zurich , en 1730, d'une famille depuis longtemps illustre dans les lettres. Conrard Gessner enseignait à Zurich , dans le 17e siècle, la philosophie & la médecine ; il obtint des lettres de noblesse de l'empereur FERDINAND, & mérita de la postérité le surnom de *Plin de l'Allemagne*. La société physique de Zurich , formée il y a plus de vingt ans, est présidée par un Gessner , revêtu de la charge de premier médecin de la ville , & oncle de celui dont il est ici question. Ce dernier (Salomon Gessner) n'annonça pas d'abord ce qu'il devait être ; & M. Bodmer , cet habile professeur de l'université de Zurich , y fut trompé lui-même. Le pere du jeune Gessner le lui avait confié dans ses premières années : on lui renvoya son fils au bout de quelque tems , en l'assurant que les études de cet enfant se borneraient à l'écriture & aux quatre regles de l'arithmétique. " Le pere ne se découragea pas ; il plaça M. Gessner auprès d'un de ses parens , ministre d'une cure près de Zurich. Le bon curé ne présenta d'abord à son élève que le grand livre de la nature ; il le menait dans la campagne , lui en faisait admirer la beauté , lui apprenait à en connaître les travaux ; & voyant qu'il prenait goût à ces leçons, il

laisait échapper dans ses entretiens, des traits de quelques-uns des anciens auteurs qui ont traité de ces objets avec le plus d'agrément. C'est par cet ingénieux artifice que l'esprit de M. Gessner a commencé à s'ouvrir & à se développer ; c'est par-là qu'on est parvenu à lui faire aimer la langue de *Virgile* & les ouvrages de *Théocrite* ; c'est ainsi que , d'un enfant qu'on avait condamné à l'ignorance, parce qu'il n'avait pu suivre la route ordinaire, on a formé un homme dont le gymnase de Zurich s'honore aujourd'hui comme de l'un de ses élèves les plus illustres. „

„ Arrivé à l'âge où il faut choisir un état, M. Gessner prit le commerce de la librairie, qui était la profession de son pere, & en quelque sorte de sa famille. De cinq maisons d'imprimerie & de librairie qui sont à Zurich, deux sont occupées par des Gessner ; l'une sous la direction des freres Gessner, l'autre sous celle d'Orell, Gessner & compagnie : cette dernière est celle de notre auteur. Elle est aussi connue par l'étendue de sa correspondance que par l'élégance & le choix des ouvrages qu'elle a mis au jour. Si l'Allemagne parvient à bannir entièrement les lettres gothiques, dont la France & l'Angleterre se sont délivrées depuis long-tems, ce sera, en grande partie, aux presses de MM. Orell & Gessner qu'elle devra ce changement. „

Qu'on ne suppose pas que M. Gessner rougisse de son état. Le commerce en général est en Suisse une profession honorable , & celui de la librairie a pour l'homme de lettres qui le fait avec intelligence , un attrait particulier. Des associés estimables sauvent à M. Gessner l'ennui des détails; lui de son côté les seconde par ses avis , ses lumières & ses travaux. "Lors de la vive sensation que ses ouvrages , traduits par M. Huber , ont excitée en France , Mme la duchesse de Choiseul lui fit proposer, par un officier aux gardes Suisses , de venir à Paris, où il serait facile de le fixer par quelque emploi honorable auprès de ce régiment : il répondit en philosophe, qu'il était attaché à sa patrie & à son commerce , & que , si l'on voulait étendre les effets de cette bienfaisance sur son traducteur , il en aurait autant de reconnaissance que s'il les éprouvait lui-même. Depuis quatre ou cinq ans on l'a élu membre du conseil intérieur de sa patrie, place qu'il ne faut point juger sur celle de nos conseillers de ville , puisqu'il s'agit d'un peuple qui se gouverne lui-même.

On a fait quelques reproches aux ouvrages de M. Gessner. M. *Sulzer*, académicien de Berlin , voudrait que pour ses idylles il eût placé la scène dans la Mésopotamie ou Chaldée , & apparemment qu'il eût emprunté le costume des patriarches ; & il faut avouer que la mythologie n'est pas la patrie de ces idylles. On

nous apprend ensuite que l'excellent poëte de la *mort d'Abel* a été traduit dans presque toutes les langues, en vers latins, en italien, en hollandais, en danois, & deux fois en anglais; c'est la traduction française qui a fait naître toutes ces autres traductions. Malgré tant de succès, ce poëme eut des censeurs: mais quels censeurs! Un théologien trouva mauvais que M. Gessner eût attribué aux anges les effets naturels; il accusa cette fiction poétique de l'hérésie des *Valentiniens*, ou disciples de *Valentin*, hérésiarque du second siècle, qui composait la divinité d'une trentaine d'esprits ou premiers principes. Pour faire contraste, je ne fais quel écrivain de Londres crut faire, il y a trois ou quatre ans, une excellente plaisanterie, en imprimant dans une brochure, que la *mort d'Abel* pouvait être lue avant & après la communion.

Le morceau le plus considérable de ce recueil, est la traduction en vers du fameux poëme d'Abel. Elle a été faite par MM. *Gilbert & Marteau*, dont chacun a choisi les chants, dont le genre était le plus analogue à leur style. Nous donnerons ici un morceau du premier chant, c'est le cantique d'Abel à son réveil.

Fuyez, fonges volages;

Le jour de la raison dissipe vos nuages,

Ainsi que la clarté du flambeau qui nous luit

A chassé de ces lieux les ombres de la nuit.
 Soleil , nous saluons ta brillante lumière ;
 Tu redonnes la vie à la nature entière ;
 A ton heureux aspect les champs sont embellis ;
 Les ombres , le sommeil , les songes sont bannis.
 Quel est l'asyle obscur de la nuit & des ombres ?
 C'est le creux des rochers , ou le fond des bois
 sombres ;

Nous les y trouverons durant l'ardeur du jour ,
 Et sous l'ombrage frais des berceaux d'alentour.
 Sur le front fourcilleux de la montagne aride ,
 Où s'éveille à présent l'aigle fier & rapide ,
 Quelle vapeur se mêle à l'air pur du matin !
 La terre sacrifie à son maître divin ;
 Il ne dédaigne point sa faible créature ,
 Et tout adore en lui l'auteur de la nature.
 La fleur répand au loin son parfum dans les airs ,
 Et les oiseaux en chœur ont formé leurs concerts.
 Grand Dieu ! pour t'honorer, le lion plein d'audace,
 Des airs en mugissant fait retentir l'espace.
 Quelle est de tes desseins la sage profondeur ?
 O pere des humains , ô puissant créateur !
 Quand tu vis l'univers naître à ta voix féconde ,
 Quand tu dis au soleil : marche , éclaire le monde ;
 Sans doute ta bonté voulait nous rendre heureux.
 L'homme le fut toujours quand il fut vertueux.
 Soleil , quand tu reviens animer la nature ,

64 JOURNAL HELVETIQUE.

Tu pénètres mes sens d'une volupté pure ;
 Je crois me voir encore à ce premier matin ,
 A ce jour solemnel , où l'Être souverain
 Appella du néant. cet univers immense ,
 Et dicta ses arrêts à la terre en silence.
 Les animaux divers s'élancent dans les airs ;
 Dans les bois étonnés , au milieu des déserts ,
 Le superbe courfier , du sein de la poussière ,
 Secoue , en bondissant , une épaisse crinière ;
 Et , moitié terre encor , le lion courageux ,
 Déjà semble essayer son instinct belliqueux.
 Plus loin avec effort s'agite une colline ;
 Devenue éléphant , cette masse chemine.
 On entendit soudain le bruit de mille voix
 Vers le trône immortel s'élever à la fois.
 Ainsi , Dieu bienfaisant ! ta puissance féconde
 A nos yeux , chaque jour , fait renaitre le monde.
 En regardant les siècles , nous chantons tes grandeurs ;
 Sans cesse autour de nous tu répands tes faveurs.
 O pere des humains ! un jour (je le révéle ,
 A mes faibles regards l'avenir se décele)
 Dans ce vaste univers , tu verras les mortels
 Te chanter , te benir , t'élever des autels ;
 Les peuples chanteront ta gloire dès l'aurore ,
 Au coucher du soleil ils te loueront encore.
 Tel fut l'hymne d'Abel , &c.

TROISIEME



TROISIEME PARTIE.
PIECES FUGITIVES.

I. *Réponses aux questions physiques relatives à la ville de Beaune, insérées dans les observations sur la physique, février 1774, page 126; par M. G. P. habitant les bords du lac de Geneve. (*)*

LE physicien, auteur des questions, observe 1°. “que l’on n’apperçoit point de Beaune les montagnes du Jura & des Alpes, dans les tems sereins; mais qu’on les voit distinctement, immédiatement avant qu’il pleuve; & que leur plus ou moins grande visibilité annonce une pluie plus ou moins longue.” Voilà, je pense, le précis de ses observations. Or, voici comment je conçois cet effet. On convient généralement qu’il s’éleve presque continuellement de la terre, des vapeurs & des exhalaisons qui, lorsqu’elles ont acquis un certain

(*) Observations sur la physique, &c. par M. l’abbé Rozier, juin 1774, page 429.

volume, retombent ensuite en neige, pluie, grêle, rosée, &c. On convient aussi, je pense, que ces vapeurs & ces exhalaisons sont opaques jusqu'à un certain point, & interceptent par conséquent, en s'élevant, les rayons de lumière qui transmettent les images des objets. Or, dans le beau tems, ces vapeurs & ces exhalaisons, attirées par le soleil, s'élèvent en abondance, produisent cette interception, & dérobent la vue des montagnes, ou des autres objets éloignés; mais quand elles sont épuisées, qu'elles se font à-peu-près toutes élevées dans l'atmosphère, & à une hauteur supérieure à celle des montagnes, telle que l'est celle des nuages ordinaires, alors l'air dégagé de ces particules intermédiaires, permet de voir distinctement ces montagnes, de même que les autres objets plus ou moins éloignés & élevés; mais en même tems l'amas des vapeurs & des exhalaisons étant autant considérable qu'il peut l'être, est alors disposé à se résoudre en pluie, neige, &c. Et voilà pourquoi elles tombent immédiatement après que l'on a aperçu plus nettement les montagnes, & durent plus ou moins longtems, suivant que la visibilité proportionnelle à la quantité de vapeurs élevées est plus ou moins grande. Une autre observation que j'ai souvent faite, vient à l'appui de cette

explication. L'air n'est jamais plus favorable à la vision des objets prochains ou éloignés, que d'abord après qu'il a plu, neigé ou grélé; sans doute, parce que les particules de ces météores ont entraîné les vapeurs & les exhalaïsons qui s'élevoient sur la terre; mais cette netteté ne dure que quelques heures & même quelques minutes, si le soleil brille aussi-tôt après; ce qui me paraît prouver que la transparence ou l'opacité de l'air est causée par le moins ou par le plus de vapeurs ou d'exhalaïsons qui s'y élevent.

Si l'auteur des questions avait observé que ce qu'il appelle un phénomène, est particulier à la ville de Beaune, c'en serait un véritablement; mais il est vraisemblable qu'il est commun à toutes les positions pareilles, c'est-à-dire, aux pays environnés de montagnes; du moins nous l'observons constamment dans le nôtre, au bord du lac de Geneve. Nous avons au sud-est les Alpes de Savoie & du Vallais, de quatre à douze lieues de distance, & au nord-ouest le Jura à trois lieues. Or, quand il fait beau tems, l'air est *farineux*, comme dit notre vulgaire; les montagnes ci-dessus nous paraissent dans un grand éloignement & très-confusément: à peine apperçoit-on le mont Blanc dans les glaciers de Savoie, qui est à la distance de seize à dix-huit lieues de nous; mais des

qu'on les voit distinctement, ou qu'elles paraissent plus rapprochées, ce qui revient au même, c'est un indice très-sûr de pluie prochaine; ou bien cet effet a lieu, comme j'en ai dit ci-dessus, immédiatement après qu'elle est tombée. Voilà donc, je pense, la cause toute simple de ce phénomène.

Le second ne me paraît pas plus difficile à expliquer. Les fleuves, les ruisseaux & les fontaines viennent sans contredit, non des eaux de la mer, élevées & distillées en quelque sorte par un feu central au sommet des montagnes (comme l'ont pensé quelques physiciens, qui voulaient absolument trouver du merveilleux dans la nature, qui n'en a sans doute point de plus grand que sa majestueuse simplicité), mais des eaux de neige & de pluie rassemblées en plus grande abondance aux sommets de ces montagnes, où il pleut & neige plus souvent qu'ailleurs, & qui découlent ensuite par divers canaux dans les plaines, par une suite de leur tendance au centre de la terre. Or, la source intermittente du *Genet* ne me paraît point faire exception à cette loi générale. Elle est située au bas d'un coteau de rochers calcaires qui, au commencement des pluies, les absorbent; & quand ils en sont suffisamment remplis, les repoussent d'abord dans d'autres canaux antérieurs, ensuite dans celui

de cette fontaine, dont le réservoir est apparemment formé par des terres argilleuses, au travers desquelles l'eau fait une éruption subite, quand elle a acquis un certain poids; ce qui doit arriver après les grandes pluies. Cet effet précède toujours immédiatement le beau tems, parce qu'il succede à la pluie, & sur-tout aux grandes pluies. Ce phénomène est commun à toutes les sources périodiques, nommément à celle d'*Engstlen*, dans les Alpes du canton de Berne (& sur laquelle on a débité bien des fables) qui ne coule que pendant l'été, après les heures les plus chaudes du jour; tems où les glaces dont elle est environnée, venant à fondre, elles doivent produire nécessairement cet effet. J'ai vu aussi au pied du mont Jura, près du village de l'Isle, au pays de Vaud, un puits naturel de plus de cent pieds de profondeur, où il n'y a ordinairement d'eau que dans le fond; mais au printems & en automne il se remplit tout-à-coup; l'eau en sort avec beaucoup d'impétuosité & d'abondance pendant quelques jours, & diminue ensuite graduellement; effet tout simple de la fonte des neiges au printems, & de l'abondance des pluies d'automne. L'accroissement périodique de notre lac, dès le mois de juin à celui de septembre, est encore du même genre: il est causé par la fonte;

non des neiges voisines, qui ne sont pas assez considérables pour cela; mais des grands glaciers du Vallais, de la Suisse & de la Savoie, qui fournissent de l'eau, dans ces mois les plus chauds, aux rivières qui y entrent. On peut en dire de même sans doute du fameux lac *Czirnitz* en Carniole, & de plusieurs autres sources voisines des montagnes. Voilà, autant que j'en puis juger par analogie, la vraie cause de l'éruption subite & momentanée de celle du *Genet*, qui ne doit point paraître surprenante; & en général il me paraît que l'on cherche trop de mystère dans les opérations souvent les plus naturelles, vu que toutes les expériences confirment journallement le grand & sublime principe du *minimum*, si digne de la sagesse & de la puissance du créateur. Cette réflexion me paraît applicable à un trait d'histoire naturelle, relatif à notre pays, que bien des gens regardent ici comme un phénomène singulier, & qui ne l'est pas plus, suivant moi, que ceux de Beaune. On a observé de tems immémorial dans nos contrées, qu'à la fin d'avril ou au commencement de mai il y regne ordinairement un froid très-piquant pendant cinq ou six jours (froid par parenthèse qui endommage souvent nos récoltes de bled & de vin). Dans le même tems fleurit l'*aubépine*, ar-

briffeau connu dans toute l'Europe. Or, notre vulgaire est fermement persuadé que c'est la floraison de cet arbruste qui occasionne le froid que l'on ressent alors: d'autres personnes plus instruites, sans donner dans cette attraction, croient qu'il ne peut fleurir que dans un tems froid, & en cherchant inutilement la cause physique. Mais il n'est pas vraisemblable que l'un de ces événemens influe sur l'autre. Il l'est au contraire, que l'air est froid ici à la fin d'avril ou au commencement de mai, parce que le mois d'avril y étant ordinairement pluvieux, il tombe de la neige sur les montagnes qui nous environnent, laquelle refroidit l'air; mais, comme le soleil la fond bientôt, ces froids ne sont pas durables. Quant à la floraison de l'aubépine, elle a lieu dans ce tems, sans doute, parce que c'est celui qui lui a été assigné, comme à toutes les autres plantes le leur; & ce qui prouve qu'il n'y a aucune relation entre le froid & la floraison de l'aubépine, c'est que j'ai vu quelquefois cet arbruste fleurir par un tems chaud, & la fin d'avril ou le commencement de mai être exempts de froid, quand ces tems-là n'avoient pas été précédés de pluies. Voilà comment avec un peu d'attention on peut simplifier les choses, contribuer à affaiblir l'empire de l'ignorance & de la superstition, &

à étendre celui de la vérité, de la raison & de la saine philosophie, ainsi que l'a fait très-sagement ce gentilhomme du Vivarais, en exposant la cause des marques rouges dans la neige; & en général je suis persuadé que si l'on voulait, ou si l'on pouvait toujours combiner les diverses circonstances des phénomènes, & sur-tout celles du local, on découvrirait les causes de plusieurs singularités de la nature; telles, par exemple, que celles des variations des baromètres & thermomètres, des monsons ou mouffons des Indes, des vents alizés, des courans, des marées singulieres du golfe de Venise, de l'Europe, du Maelstroom, &c. On y viendra sans doute; mais il faut laisser faire quelque chose à la postérité.

En attendant, me serait-il permis d'exposer une de ces singularités, qui m'a frappé souvent. A quelques lieues de Geneve, & dans le Chablais, est une montagne appelée *les Voirons*, médiocrement élevée, & dont le sommet finit en pointe. Si nous apercevons le matin sur ce sommet un nuage, quelque petit qu'il soit, nous sommes à-peu-près assurés qu'il pleuvra ce jour-là dans les contrées du pays de Vaud, voisines du lac de Geneve: mais si cette pointe est nette, c'est ordinairement un indice sûr de beaux tems. Cet effet a lieu également sur d'autres

montagnes, entr'autres, sur le mont *Pilate* ou *Pileate*, près de Lucerne en Suisse, lequel, dit-on, en a pris son nom; parce que ce nuage, qui environne quelquefois son sommet avant la pluie, a la forme d'un chapcau ou d'un bonnet (*). Or, je prends la liberté de demander aux physiciens: *Quelle relation il y a entre l'apparition de ce nuage & la pluie; & pourquoi il ne paraît pas, ou n'annonce pas le même effet sur les montagnes voisines?* On trouvera peut-être cette question plus aisée à résoudre que celle de Beaune: à la bonne-heure, j'en serai d'autant plus confirmé dans mon système de la simplicité de la nature, & dans la nécessité d'être modeste.

(*) A neuf lieues au-dessous de Lyon, on voit une montagne qui porte le même nom de *Pila*, & sur laquelle on observe le même phénomène. *Duchoul* est le premier écrivain qui ait décrit les particularités qu'elle offre. *M. Alleon Dulac* en fait mention dans son histoire naturelle des trois provinces, Lyonnais, Forez & Beaujolois; mais si l'on desire des descriptions beaucoup plus étendues, des observations faites par un bon naturaliste, on pourra consulter un petit ouvrage imprimé à Lyon, il y a six ou huit années, qui a pour titre: *Voyage au mont Pila*. Les botanistes & les naturalistes y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité.

II. Le nouveau regne. Ode par M. DORAT.

L'œil sombre & menaçant , quelle horrible Euménide ,

Promenant dans les airs son char contagieux ,

Des vapeurs du Ténare enveloppe les cieux !

Cent dards empoisonnés arment sa main livide.

Des funebres oiseaux la gémissante voix

L'appelle sur les tours du palais de nos rois.

Arrête , monstre impur ; n'acheve pas ton crime ,

Et recule à l'aspect de l'auguste victime.

Que vois je , tu descends ! coup affreux ! jour de deuil !

Sous la sanglante faux LOUIS chancelle & tombe :

Un long & pâle éclair a brillé sur sa tombe.

Elle s'ouvre. . . Et le trône a fait place au cercueil.

France, dans ton malheur vois l'appui qui te reste.

Sous un autre LOUIS , qu'annoncent les bienfaits ,

Les lys vont refleurir à travers les cyprès.

Il va te consoler d'une perte funeste.

Dieu, soutien des Bourbons, ne l'abandonnez pas !

O barrières du trône, ouvrez-vous sous ses pas ! . . .

Il vient ; il les franchit . . . tout à coup le tonnerre

Eclate dans la nue , & fait trembler la terre.

Le front ceint de rayons , de feux resplendissans ,

Sous le dais du monarque un phantôme s'avance ,
C'est son pere ! . . . il lui parle , & le prince en
silence

Prête une oreille avide à ses nobles accens.

“ O mon fils , mon cher fils , digne objet de mon
zele ,

Le Monarque des rois , le Dieu de tes aïeux
Me permet aujourd'hui de paraître à tes yeux.
Je quitte pour toi seul ma demeure immortelle.
Tu vas régner ; frémis : envié par l'orgueil ,
Le rang où tu t'affieds n'est qu'un superbe écueil.
Des tyrenes des cours la rampante souplesse
Va de pièges sans nombre entourer ta jeunesse :
On n'osera t'instruire ; on saura te flatter.
Des lâches corrupteurs l'éloquente imposture ,
D'un cœur ami du bien peut tromper la droiture.
Tremble . . . & connais le trône avant que d'y
monter. „

* Au-dessus est la foudre , au bas est un abyme.

Le mensonge y répand une profonde nuit.
L'erreur vient s'y placer ; la volupté la suit.
A leurs profanes yeux tout paraît légitime.
De l'importun devoir le nonchalant oubli
Endort au milieu d'eux le monarque avili.
Ferme , ferme l'oreille à leurs accens perfides.
Accueille les vertus quelquefois trop timides ;

Le dernier citoyen n'est point à dédaigner ,
 On révere les loix que l'équité dispense ;
 La politique habile affermit la puissance :
 Mais l'humanité seule apprend à bien régner. »

« Ah ! laisse tes sujets t'aborder sans alarmes ,
 T'offrir dans leurs regards, qui se tournent vers toi,
 Les gages si touchans de la bonté d'un roi ,
 Te montrer leur ivresse , ou t'apporter leurs lar-
 mes.

Au comble des honneurs , objets d'un vain desir,
 L'ame soupire encore & demande un plaisir.
 Elle veut un bonheur plus pur & plus durable.
 Il n'en est qu'un , mon fils , qui soit inépuisable :
 C'est d'éloigner la crainte & d'inspirer l'amour.
 Sois gardé par lui seul , jouis de son délire ;
 Qu'une foule d'heureux, vrai soutien d'un empire,
 Soit un luxe nouveau réservé pour ta cour ! »

« Interroge sur-tout ces vieillards respectables ,
 De qui l'expérience a médité les loix ,
 Connus les vœux du peuple & les fautes des rois ,
 Et des événemens les leçons redoutables.
 La vérité leur plaît , & son flambeau sacré ,
 Dans leurs paisibles cœurs porte un jour épuré.
 L'ambition chez eux , satisfaite ou trompée ,
 Témoin de l'art des cours , n'en est plus occupée,
 Leurs conseils t'aideront à régir les humains ;

Et marquant les écueils , leur utile génie
 Lancera sur les flots d'une mer applanie
 Le vaisseau de l'état , dirigé par tes mains. »

“ Loin de toi ces mortels , dont l'insolente au-
 dace

A monté par la brigue au faite des honneurs.
 Pour couvrir leur néant, il leur faut des grandeurs.
 L'or public s'amoncele & tarit sur leur trace.
 Leur sublime talent n'est que l'art d'intriguer ;
 Leur seule politique est de tout prodiguer.
 De spécieux dehors couvrent leurs injustices.
 Achetant des amis , ils n'ont que des complices:
 Ils engloutissent tout par un trafic honteux.
 Souvent même leurs mains, par de lâches adresses,
 Détournent de Cérès les solides richesses,
 Et la fertilité disparaît devant eux. »

“ De leur joug tyrannique affranchis la nature.
 De l'art qui la seconde assure les progrès.
 Le trésor de l'état germe dans les guérets ;
 Protege le mortel qui veille à leur culture.
 Quel bonheur, ô mon fils, quel triomphe pour toi
 Lorsque le laboureur , sans trouble & sans effroi ,
 Chérissant de ses jours l'heureuse destinée ,
 Recueillera sa part des tributs de l'année !
 Quand les plus durs travaux lui paraîtront un jeu ;
 Lorsqu'entouré d'enfans , appuis de sa vieillesse ,

A l'aspect des moissons , ses hymnes d'allégresse
Béniront à la fois son monarque & son Dieu ! „

“ Ce Dieu te voit , te suit , & te fera propice. }
Pour affermir ton trône , affermis ses autels.
Comptable devant lui du bonheur des mortels ,
Tu leur dois les secours de ta main protectrice.
De l'empire Français ramene les beaux jours ;
Que les arts consolés y fleurissent toujours ;
Ranime le pinceau des modernes Apelles ;
Sur ces bords embellis retiens nos Praxitelles.
Distingue tout écrit , noble & simple à la fois ,
Dont la morale est pure , où la philosophie ,
Posant une barrière aux écarts du génie ,
Plaide pour les sujets , sans insulter aux rois. „

“Fonde des monumens vainqueurs de tous
les âges ;
Ennoblis le présent & soumets l'avenir.
Que ton nom , reproduit dans un long souvenir ,
Soit adoré du peuple & respecté des sages !
Egaux en expirant , le prince & le sujet
Ne sauvent de la mort que le bien qu'ils ont fait.
Il reste à l'univers , il vit dans la mémoire ,
Et leur trépas alors est le sceau de leur gloire.
Pénètre-toi , mon fils , de cette vérité ;
Agis , sois vertueux , plains ces tristes monarques ,
Qui, morts, & dépouillés de leurs frivoles marques ,

Ne laissent que leur cendre à la postérité. »

L'ombre fuit à ces mots ; & traçant après elle
 D'un météore ardent le fillon lumineux ,
 Elle s'envole & monte au séjour des heureux ,
 Où les rois ont leur juge , où son Dieu la rappelle.
 Avec le saint effroi d'un cœur religieux ,
 Le monarque s'incline en invoquant les cieux.
 « Arbitre souverain , qui m'élevez au trône ,
 Apprenez-moi , dit-il , à porter la couronne.
 Dirigez mon esprit , fortifiez mon cœur ,
 Gravez-y les conseils que m'a donnés mon pere ;
 Détachez de son front un rayon qui m'éclaire ,
 Et qu'un peuple chéri me doive son bonheur ! »

O mon maître , ô mon roi , déjà le ciel m'écoute :
 Il échauffe ton ame , il remplira tes vœux ;
 Sur les dangers du trône il ouvrira tes yeux ,
 Et l'ange de l'empire applanira ta route.
 Ce sceptre si pesant , objet de tes frayeurs ,
 Ton auguste moitié l'entrelace de fleurs.
 Ah , combien ses vertus parent le diadème !
 On respecte le rang ; c'est la bonté qu'on aime.
 La bienfaisance en elle est unie aux attraits.
 Elle est de ses états l'ornement & l'exemple.
 Couple heureux & sacré , que l'univers contemple,
 Vous allez partager les cœurs de vos sujets.

Voyez-les accourir , chercher votre présence ,
 Vous exprimer leurs vœux par leurs cris éloquens ;
 Voyez tous les trésors des vergers & des champs ,
 Que dépose à vos pieds la prodigue abondance.
 Les mères , à l'envi s'empressant sur vos pas ,
 Vous montrent à leurs fils suspendus dans leurs
 bras.

Les vieillards , qu'intéresse un regne à son aurore ,
 Vous présentent des fronts que la gaité colore.
 A votre aspect touchant le peuple s'attendrit ;
 Près de vous il ignore une crainte importune.
 Le bienfaisant espoir adoucit l'infortune ,
 Et sous ses humbles toits la pauvreté fourit.

Pour moi , plein de respect & d'amour & de
 zele ,
 Moi , que de vils accens n'ont point déshonoré ,
 Fier d'un faible talent qui vous fut consacré ,
 Je vous offre en tribut un cœur pur & fidele.
 Je ne briguai jamais la volage faveur.
 Cultivant loin des cours un art consolateur ,
 D'un empire naissant je chante les prémices.
 J'adore des vertus qui feront nos delices
 Du bonheur de l'état sachant faire le mien ,
 A ses jeunes appuis j'adresse un libre hommage ,
 Et je mourrais heureux , en contemplant l'image
 D'une reine sensible & d'un roi citoyen.

III. *Ode a M. Duquesnoi, chanoine regulier de la congregation de notre Sauveur, & curé de Vouxei en Lorraine, par M. le baron DE TSCHOUDI, citoyen de Metz & de Glaris. (*)*

RAVISSEMENT sacré ! divine symphonie !
 Aux célestes concerts quelle voix réunie
 Chante l'homme de bien par d'augustes accords ?
 Treffaillez sous mes doigts, ô cordes de ma lyre !
 A cet hymne immortel, cédant à mon délire,
 J'unirai mes transports.

Contre les flots subits d'un torrent de lumiere
 Une force inconnue affermit ma paupiere :
 A mes yeux embrasés l'Eternel est présent :
 Les anges éblouis des rayons qu'il disperse,
 Abaissent un regard, gagnés d'un doux commerce,
 Sur l'homme bienfaisant.

(*) On peut voir dans le journal de mars de cette année, page 56, quelle est l'occasion de cette piece, que nous revendiquons comme une production littéraire de la Suisse. Quoique la famille de M. le baron de Tschoudi soit établie depuis long-tems à Metz, où elle exerce de pere en fils un emploi honorable, on ne peut pas ignorer qu'elle tient un rang distingué à Glaris, d'où elle est originaire.

Séraphin des mortels ! du Très Haut douce image !
 Ta voix expiatoire au ciel s'ouvre un passage ;
 Il répond dans ton cœur par de secrets échos ;
 Ton souffle véhément repousse le tonnerre .
 Que l'on verroit , sans toi , lancé contre la terre ,
 La plonger au chaos.

Jadis , pour t'exalter , auguste bienfaisance ,
 D'un langage servile on brava l'indigence ;
 On inventa des sons de pompe revêtus :
 Alors tu t'élanças , poétique harmonie !
 Et l'on vit s'allumer le flambeau du génie
 Au soleil des vertus.

Aux récits des bienfaits de l'utile sagesse
Du visage embelli se prête la souplesse ; ()*
 Une ardeur extatique y peint son noble effort ;
 Un feu divin se mêle au crystal de nos larmes ;
 L'aurore du fouris se leve sur ces charmes ,
 Et les augmente encor.

Mais qui peindra du cœur l'ivresse heureuse &
 sainte ,
 Ces rebelles torrens dont la vague est contrainte ,
 Ce despotique effort d'un volcan révolté ? . . .
 L'esprit impétueux s'échappe sans méthode . . .

(*) On desireroit peut-être dans cette phrase ,
 dont le sens n'est pas absolument bien clair , un
 peu plus de naturel.

Duquefnoi ! je devois te tendre dans une ode
Ce que tu m'as prêté.

Le poète se transporte aux rives de l'Alphée : il y voit la Grece arriver en foule : un trophée s'éleve : sa vue allume dans l'ame des combattans , le feu de l'émulation.

Le signal est donné , l'ordre des chars s'élance ;
L'air siffle ... les courriers dévorent la distance ;
Des muscles sur leurs flancs palpitent les réseaux ;
Dans la fumée au loin rebondit leur criniere ,
Et de la roue ardente à travers la poussiere ,
Rayonnent les anneaux.

Un cri part , le vainqueur touche au bout de
l'espace ;

Triomphez avec lui , beaux vallons de la Thrace ;
Ecoles des couliers qui fixent ses hazards !
Pindare ! dans l'arene entre d'un pas rapide ;
Fais jaillir des éclairs d'une carriere aride ,
Par les plus fiers écarts.

L'auteur revole aux champs de Vouxeÿ :
un orme majestueux , orné de deux couronnes ,
s'offre à ses regards : sur le tronc s'appuie
un pasteur vertueux & bienfaisant : le village ,
à la voix du plaisir , se range en cercle
autour de lui.

De la foule aussi-tôt un groupe se détache ;

84 JOURNAL HELVETIQUE.

Des bras de son vieux pere un jeune homme, s'arrache ; (*)

Il s'approche, en tremblant, du juge bienfaiteur :
D'épis & de raifins ceux-là lui font hommage,
Et celui-ci rougit de n'avoir en partage
Que la bonté du cœur.

J'excitai parmi vous la champêtre industrie ;
Mais je dois compte encor au ciel, à la patrie,
Dit le pasteur aimé, des mœurs de mes troupeaux :
Jeune homme doux & bon ! dans le fein de ton
pere

Tu versas du bonheur le nectar salutaire,
Le baume du repos.

Il dit, & détachant la plus fraîche couronne,
Il en pare son front, où la vertu rayonne,

(*) Le nommé Jean Trouvenin reçut un prix de M. Duquesnoi, le 26 septembre dernier, pour avoir montré un respectueux attachement à son pere aveugle. Le respectable curé de Vouxei a sans doute senti, ainsi que le remarque M. de T., combien il importait d'encourager & d'enflammer la piété filiale dans les campagnes : on n'y voit que trop souvent, par un effet de la misère qui endurecit le cœur, les peres & les meres hors d'état de gagner leur vie, abandonnés ou négligés par leurs enfans, qui peuvent à peine fournir à leur propre subsistance, & à celle de leur famille.

Et mêle ses doux feux aux nuances des fleurs.
 Bientôt des cœurs émus mille cris s'élançerent ;
 Le fouris circula ; dans tous les yeux brillèrent
 Et la joie & les pleurs.

Mais de tous les vieillards quelle fut l'allégresse !
 On vous vit un moment , roses de la jeunesse !
 Errer sous les frimats de leurs cheveux blanchis ;
 On vit le doux espoir éclairer leur visage ,
 Et des chaînes de glace , entraves de leur âge ,
 Leurs genoux affranchis.

Le poète invite les monarques à reposer
 leurs regards sur les scènes sublimes qu'il
 vient de peindre , & à seconder la bienfé-
 sance de son héros.

O vertu des foyers , ô flamme auguste & tendre !
 Tu vas, liant des cœurs , jusqu'au trône t'étendre ;
 L'amour de la patrie est ton plus grand éclat.
 Rois peres ! écoutez , c'est en aimant un pere ,
 Qu'on apprend à chérir d'un amour tributaire
 Les peres de l'état.

Avant de s'épancher dans les urnes publiques ,
 Les mœurs ont fait fleurir près des toits domes-
 tiques ,
 Sur le sage olivier , les roses du bonheur :
 Duquesnoi ! dans tes champs il s'élève en futaie ;

Du vice , par tes foins , il étouffe l'ivraie ,
De sa noble vigueur.

Tonnez , ministres saints ! tonnez contre le vice ;
De l'enfer à ses yeux creusez le précipice :
Il chancelle , il pâlit. . . *Va-t-il se reformer ?*
Aux banquetts des vertus un pasteur le convie ,
Qui verse le nectar dans leur coupe enrichie ,
Et les lui fait aimer.

Tandis qu'on montre des gibets au crime ,
le curé de Vouxeÿ , qui reconnaît en lui
l'enfant de la misère , le réconcilie aux fêtes
des moissons.

Oui , courbant un rameau de l'arbre de Dodone ,
Et devant tous les yeux agitant ma couronne ,
Enflammant l'air froissé de mon vol fier & prompt ,
J'aborderai son cirque , & la foule béante ;
J'irai , l'éclair dans l'œil , & d'une main brûlante ,
La fixer sur son front.

A travers l'or des blés je le vois qui s'avance :
Triomphez devant lui , faisceaux de l'abondance !
Fleurs ! caressez ses pieds qui pressent vos tapis :
Orgueilleuse moisson ! élève encor ton faite ,
Et doucement cintrée au-dessus de sa tête ,
Balance tes épis.

Sous les pas du héros les herbes se flétrissent ;
À son aspect sanglant de longs échos mugissent ;

Le jour couvre son front des voiles de la nuit ;
 Les astres, de frayeur, s'arrêtent dans leur course ;
 Le fleuve épouvanté remonte vers sa source ;
 Le Tartare jouit.

A tes yeux, Duquesnoi ! se pare la nature ;
 La source harmonieuse adoucit son murmure ;
 Des lambris des côteaux t'accueillent mille accens ;
 L'insecte, sous tes pieds, bourdonne tes louanges ;
 Des parfums élevés vers les trônes des anges
 Tu par tages l'encens.

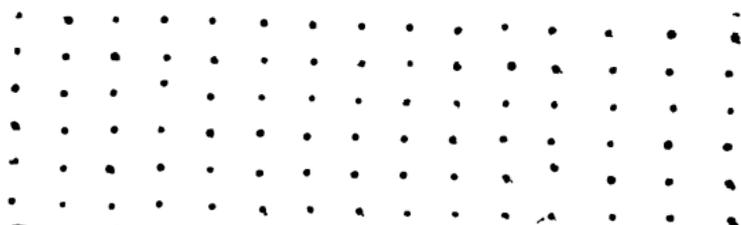
Enfin, le poète entrevoit les justes regrets
 dont sera suivie la mort de l'homme bienfe-
 sant qu'il célèbre, & il les peint ainsi :

O nuit, qui verras fuir l'étoile de son ame !
 Les sillons redoublés d'une sanglante flamme,
 Dans tes flancs entr'ouverts porteront la terreur ;
 Et les mânes errans, & les oiseaux funebres,
 De ce deuil solennel, criant dans les ténèbres,
 Proclameront l'horreur.

Sous de pâles flambeaux, l'épouse couronnée
 Unira des cyprès aux tresses d'hyménée ;
 Le vieillard gémissant, courbé sur son bâton ;
 Les enfans, effrayés par de sombres auspices,
 Baigneront de leurs pleurs le sein de leurs nour-
 rices,

En bégayant ton nom.

L'orme que tu paras des prix de la victoire ,
 En étendant son ombre , étendra ta mémoire ;
 Les bergeres en cercle iront danser autour :
 Les filles de Sion , devant l'arche *orgueilleuse* ,
 Méloient ainsi , jadis , à leur danse pieuse
 Les graces de l'amour.



Duquesnoi n'aura point un pompeux maufolée ,
 Où le marbre , imitant la France défolée ,
 Semble ét eindre un flambeau dans la nuit des dou-
 leurs ;
 Sa cendre frémirait du sang d'une hécatombe ;
 Mais l'homme vertueux répandra sur sa tombe
 Des larmes & des fleurs.

Destin qui files l'or de ses heures chéries !
 Ah ! songez qu'il s'enlace aux fils de mille vies ,
 Dont il fait son bonheur d'étendre l'heureux cours ;
 Mais , s'il vous échappait . . . la mienne est moins
 utile ;
 Prenez , pour le nouer , sur le fuseau fertile ,
 La trame de mes jours.

Malgré un très petit nombre de termes un

peu impropres & de tours un peu forcés ,
 cette ode annonce des talens distingués pour
 la poésie lyrique : l'auteur paraît avoir saisi
 le ton , le vrai style de ce genre , le plus dif-
 ficile de tous après l'épopée , & qui demande,
 comme elle , de l'enthousiasme & du génie.
 Il n'a cherché à intéresser que le cœur &
 l'imagination : il a excité dans l'un de ren-
 dres émotions , & a présenté à l'autre de
 magnifiques tableaux : enfin , M. le baron de
 Tschoudi s'est permis ce beau désordre ,
effet de l'art , dont parle Despréaux , & cet
 heureux délire qui , suivant le grand Rouf-
 feau ,

Peut seul des maîtres de la lyre
 Immortaliser les accords.

IV. *Les regrets , stances.* Par M. DE LA
 HARPE.

LE sombre hiver va disparaître ;
 Le printems sourit à nos vœux ;
 Mais le printems ne semble naître
 Que pour les cœurs qui sont heureux.
 Le mien , que la douleur accable ,
 Voit tous les objets s'obscurcir ;
 Et quand la nature est aimable ,
 Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
 Je n'ai plus de droits au plaisir.
 Pour les autres tout semble éclore ,
 Et pour moi tout semble finir.

De souvenirs que rien n'efface
 Mon cœur est toujours prévenu :
 Mon cœur à chaque instant qui passe ,
 Redemande un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuie ?
 Heures , dont je crains la lenteur ,
 Vous pouvez emporter ma vie ;
 Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
 Qui s'offrait à moi le matin ,
 Et qui vers le soir retracée ,
 M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
 Des arbres de ce beau vallon ,
 Et de l'oiseau qui se ran me
 J'entends la première chanson.

Ah ! c'est vers ce tems que Thémire
 A mes yeux parut autrefois ;
 C'est là que je la vis fourire ;
 C'est là que j'entendis sa voix.

Sa voix , qui sous le frais ombrage

Où je l'écoutais à genoux ,
 Rassembloit autour du bocage
 Les oiseaux charmés & jaloux.

Les témoins , la gêne & l'envie
 Combatoient souvent nos desirs ;
 Mais sous l'œil de la jalousie ,
 L'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été , charmante veille ,
 Où je saisissais au hasard
 Un baiser , un mot à l'oreille ,
 Un soupir , un geste , un regard !

Que de fois dans cet art instruite ,
 Thémire au milieu des jaloux ,
 Jeta dans des discours sans suite ,
 Le mot , signal du rendez-vous !

Oh ! comment remplacer l'ivresse
 Que l'amour répand dans ses jeux ?
 Non , la gloire , autre enchanteresse ,
 N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire ,
 Pourquoi voudrais-je me remplir ?
 Pourquoi voudrais-je de la gloire ,
 Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

Les arts , dont la pompe éclatante
 À mes yeux vient se déployer ,

Me rappellent à mon amante ,
 Loin de me la faire oublier,
 A ce spectacle où l'harmonie
 A tous nos sens donne la loi ,
 Je dis , celle qui m'est ravie
 Chantait mieux , & chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomene
 Je songe qu'en nos jours heureux ,
 Nos cœurs retrouvoient sur la scène
 Tout ce qu'ils sentoient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
 Me dit que je ne suis pas loin
 De cette retraite si chere ,
 Qui nous recevait fans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
 Au lieu qui dût nous réunir.
 Que ne puis-je encore l'attendre ,
 Dût-elle encor ne pas venir !

Mon ame aujourd'hui solitaire ,
 Sans objet comme sans desir ,
 S'égare , & cherche à se distraire
 Dans les songes de l'avenir.

Tel , quand la neige est sur la plaine ,
 L'oiseau n'osant plus la raser ,
 Voltige d'une aile incertaine ,

Sans savoir où se reposer.

Je m'apperçois que sans contrainte,
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager ?
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je, hélas ! je me repose
Sur ces défolans souvenirs.

Ce sentiment est quelque chose ;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour, quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

V. *Lettre aux Journalistes.*

MESSIEURS : J'ai lu avec plaisir dans votre
Journal du mois de mai, des observations

curieuses sur les changemens qu'ont éprouvé divers pays de l'Europe, relativement au degré de chaud où de froid qui s'y fait sentir aujourd'hui, plus ou moins que pendant les siècles antérieurs au nôtre. Mon dessein n'est pas d'examiner si les raisons que l'auteur allègue pour expliquer ce phénomène singulier sont concluantes, beaucoup moins d'en chercher d'autres: cette tâche est au-dessus de mes forces. Mais je me propose de vous communiquer quelques faits analogues à ceux sur lesquels ces observations sont fondées, & qui sont d'autant plus intéressans, qu'ils ont pour objet le pays que nous habitons vous & moi. On remarque sensiblement, que depuis le siècle dernier, l'époque de nos vendanges est devenue plus tardive. Il y a même une sorte de progression à cet égard, & c'est ce dont je vais vous fournir la preuve.

On conserve dans l'une des familles les plus anciennes & les plus distinguées de cette ville, un carnet ou livre de vendanges, qui remonte jusques à l'année 1656, & dans lequel on a marqué depuis lors exactement le jour où l'on a cueilli le raisin chaque année, dans une même vigne qui a le privilège d'être vendangée le jour du ban qui fixe le commencement de la récolte en ville; de sorte que l'époque est fixe & cer-

taine. J'ai eu en main ce carnet ; & voici ,
messieurs , ce que j'en ai extrait. Depuis 1656
jusques en 1773 , il s'est écoulé 117 ans.

Pendant les 58 premières années , & fai-
sant attention au vieux style que l'on a
suivi dans ce pays jusques au commence-
ment du siècle , la vendange a commencé 27
fois dans le mois de septembre , & 31 dans
celui d'octobre.

Mais pendant les 59 années suivantes ,
elle n'a commencé que 8 fois en septembre ,
& 51 fois en octobre.

J'ai remarqué de plus , qu'à mesure que
l'on avance dans le siècle précédent , l'épo-
que de la vendange retarde toujours plus ;
ensorte que pendant les 12 dernières années ,
c'est-à-dire depuis 1688 jusques en 1700 ,
on n'a mis le ban qu'une fois en septembre
& 11 fois en octobre.

J'ai vu enfin , que depuis 1728 jusques à
l'année dernière , cette progression en retard
a augmenté d'une manière encore plus sen-
sible , puisque dans tout cet intervalle de 45
ans , on n'a commencé à cueillir les raisins
qu'une seule fois en septembre , savoir , en
1739 ; encore ce fut le dernier jour du mois.

Il n'est pas inutile d'observer ici , que
comme on avait éprouvé en 1718 , 1719 &
1725 , que pour avoir laissé acquérir au rai-
sin un trop grand degré de maturité , la plu-

part du vin qu'il avait produit était devenu aigre : on s'est fait depuis lors une règle de prévenir cet inconvénient, en accélérant d'autant l'époque de la vendange.

Ce sont là, messieurs, des faits qui ne peuvent être contestés, & que l'on confirmerait, au besoin, par les registres du greffe de cette ville, où l'on porte exactement la date du jour auquel le ban des vendanges a été mis chaque année. Ils ont cependant de quoi surprendre, puisque le contraire devrait ce, semble, avoir lieu ; s'il est vrai, comme on en convient généralement, que toutes choses égales d'ailleurs, un pays rempli de forêts est nécessairement plus froid qu'un autre plus découvert. C'est par cette seule raison que l'on explique la différence considérable qui se trouve, quant à la température entre Paris & Quebec, quoique ces villes soient placées à peu de chose près sous un même parallèle de l'équateur. Or il est certain que dans le siècle passé, la surface du terrain dans cette principauté était couverte d'une beaucoup plus grande quantité de forêts & de terres incultes qu'il n'y en a actuellement. On a extirpé, défriché, desséché des marais en divers lieux. Les alluvions, en reculant les limites du lac, l'ont éloigné d'autant plus du vignoble. L'expérience prouve que le voisinage d'une forêt

retarde

retarde la maturité du raisin. Comment se fait-il donc que plus on coupe de bois dans ce pays, & moins cette maturité s'accélère. Voilà, messieurs, un problème de physique. Trouvez bon que je le propose aux amateurs, par la voie de votre Journal, je dirai même aux citoyens éclairés & amis du bien public, puisqu'en cherchant à le résoudre ils pourraient vraisemblablement faire quelques observations intéressantes pour notre vignoble : objet essentiel, & dont on voit avec beaucoup de satisfaction que s'occupe sérieusement un corps établi dans cette vue, & aux soins assidus duquel nous devons de nouveaux progrès dans l'art de cultiver la vigne, & conséquemment des récoltes plus abondantes.

Neuchatel...

J'ai l'honneur, &c.

VI. *Table ou dictionnaire des matieres contenues dans tous les volumes publiés par l'académie royale des sciences de Paris, & dans ceux de la collection académique, proposée par souscription par M. l'abbé ROZIER, & approuvée par l'académie, avec la permission de la faire imprimer sous son privilège. Prospectus.*

SANS celle occupé à parcourir les volumes de l'académie des sciences pour travailler au

journal d'observations sur la physique, sur l'histoire naturelle & sur les arts, je perdais un tems précieux avant de trouver l'article que je cherchais. Ce motif me déterminâ à en faire une table générale pour mon usage; plusieurs personnes l'ont trouvée si simple dans son arrangement, si commode, si méthodique, qu'elles m'engagerent à demander à l'académie son agrément pour l'imprimer. Je vais donc épargner aux autres, & sur-tout aux vrais travailleurs, le tems que j'ai perdu si souvent & quelquefois très-inutilement. Cette table ou dictionnaire est non seulement utile aux possesseurs des volumes de l'académie, mais encore à ceux qui se livrent à l'étude des sciences. Le mathématicien, l'astronome, le géometre, le physicien, le chymiste, le médecin, le chirurgien, l'anatomiste, &c. y verront la marche de l'esprit humain, le progrès de chaque partie de la science, le point où elle est restée; enfin ce qui est fait, & les sources où ils doivent puiser. Le but de ce dictionnaire est donc :

I^o. De rapprocher sous un même point de vue & par ordre alphabétique, chaque matière séparée, par les titres des mémoires, des dissertations, des observations, &c. & de simplifier tellement la marche dans les recherches, que l'on puisse, en se ressouve-

nant d'un seul mot caractéristique du titre , trouver l'objet que l'on desire connaître ; en un mot , ce sera une véritable concordance en tout semblable à celle de la bible , ou à l'*index* d'Horace.

2°. Le second avantage résulte même du *folio* qu'on laissera en blanc , & de l'immense quantité de matériaux qu'il pourra contenir , parce qu'en n'imprimant le *folio* que d'un seul côté , on écrira à la main sur le *folio* vis-à-vis les titres des volumes qui paraîtront dans la suite ; or , si la concordance de cent quinze volumes in-4°. est déjà comprise dans ce dictionnaire , il est à supposer qu'il faudra un nombre égal de volumes pour remplir le *verso* , & par conséquent cette table suffira bien au-delà de la vie d'un homme.

3°. Certains mots rassemblent une quantité assez considérable de titres , pour qu'on regrette le tems qu'on passerait à les lire avant de trouver précisément l'article que l'on cherche. Aussi , pour simplifier , ces mêmes mots sont subdivisés par ordre des matières , dont voici quelques exemples pris au hasard. EAU. MONSTRE. OR. OS. Le mot EAU est divisé par eau *physique* , eau *chymie* , eau *médecine* , eau *minérale* ; subdivisée encore suivant ses qualités , ou *sulfureuses* , ou *martiales* , ou *aérées* , &c. Le mot MONS-

TRE est divisé en monstre *humain*, ou par excès ou par défaut ; la même division subsiste pour les monstres *animaux*, quadrupèdes, reptiles ou volatiles. Le mot OR *minéralogie*, forme la première division & comprend tout ce qui est relatif à ses mines ; or *art*, ses différentes emplois dans les arts ; OR *médecine*, les remèdes dans lesquels il a été employé ; & le mot OS présente pour division, OS *humains* & OS *des animaux*, ce qui comprend leur formation, leur contexture, &c. OS *médecine*, leurs maladies, OS *fossiles* des hommes & ensuite des *animaux*. Ainsi dans chaque article passant des divisions générales aux divisions particulières, on trouve sur-le-champ l'objet désiré.

4°. Un autre avantage est de réunir dans un même corps la concordance des mémoires, dissertations, observations, &c. de la collection académique étrangère, qui forme près d'un quart de cette table. Le but de cette précieuse collection, encore trop peu connue, est de donner le précis des volumes de toutes les académies étrangères ; par exemple, de Londres, de Berlin, de Stockholm, de S. Petersbourg, de Turin, des éphémérides des curieux de la nature, &c. Cette collection est de toutes les entreprises littéraires de ce siècle, une des plus utiles pour le progrès des sciences, & la plus économique pour l'acheteur.

La maniere d'indiquer dans ce dictionnaire, ou dans cette concordance, les volumes, les pages, &c. est de la plus grande simplicité; sept parties différentes sont à distinguer: 1^o. les onze volumes de l'académie des sciences depuis son établissement en 1666 jusqu'en 1699 exclusivement. Ces volumes sont compris sous la dénomination de 1666, & sont indiqués ainsi A. D. S. 1666, p. 323, T. 3, voyez le n^o. 1, ce qui veut dire *académie des sciences, année 1666, page 323* tome 3.

Le n^o. 2 indique les mémoires, les dissertations, &c. du corps des volumes de l'académie depuis 1699 jusqu'à ce jour, & ils sont ainsi spécifiés: A. D. S. 1725, p. 102; mais s'il est fait mention du même mémoire dans la partie qu'on appelle *l'histoire de l'académie*, on trouvera sur la colonne suivante cette désignation H 29, ce qui veut dire *histoire, page 29*, on verra qu'il est fait mention deux fois de *l'art de faire le fer-blanc*; mais si on ne parle d'un article que dans l'histoire seulement, alors l'indication sera ainsi A. D. S. 1759, H 87, & la troisième colonne restera vuide. Voyez n^o. 3.

Le n^o. 4 indique les mémoires, les dissertations, &c. des six volumes des *Savans étrangers*, que l'académie a publiés sous la dénomination de *mémoires de mathématiques* &

de physique, qui seront ainsi spécifiés, S. E... T. 2, 155, ce qui veut dire *savans étrangers*, tome second, page 155. Voyez n°. 4.

Le n°. 5 désigne les dissertations, mémoires, &c. des six volumes des *machines*, publiés par l'académie, & ainsi spécifiés: Mac. T. I. . . 81, ce qui veut dire *machines*, tome premier, page 81. Voyez n°. 5.

Le n°. 6 marque les huit volumes des *prix* proposés par l'académie. Comme dans ces volumes les numeros des pages se renouvellent à chaque mémoire, & qu'un volume contient plusieurs mémoires, on a été obligé de citer le numero du mémoire & non celui de la page. Exemple. Pr. . . T. I. MEM. 4, ce qui veut dire *prix*, tome premier, mémoire quatriem.

Enfin, le n°. 7 indique les douze volumes de la collection académique qui n'appartiennent pas à l'académie des sciences de Paris, mais à celles de Berlin, de Londres, de Stockholm, &c. Exemple. COL. T. 2 . . 93, ou *collection*, tome second, page 93. Par ces distinctions tous les articles sont exactement séparés, caractérisés & très faciles à trouver.

Les mots écrits en lettres *italiques* dans les numeros cités pour exemples, indiquent chacun en particulier les répétitions du titre; de sorte qu'un seul mot dont on se souvient, met dans le cas de trouver l'article qu'on desire. Cependant, comme dans les mémoi-

rés il y a souvent des objets intéressans dont il n'est pas fait mention dans les titres, ils sont malgré cela indiqués & répétés par des titres particuliers.

Ce dictionnaire sera précédé du tableau général ou chronologique des présidens, officiers, membres & correspondans de l'académie depuis 1666 jusqu'à ce jour, dans lequel seront indiqués la date de leur réception, les classes dans lesquelles ils sont entrés, les mutations qui ont été faites, l'année de la mort, le nom & le lieu de la résidence des correspondans; enfin ce tableau présentera un précis historique qu'on ne trouve nulle part.

Extrait des registres de l'académie royale des sciences, des 2. mars & 16 avril 1774.

Messieurs DEMOURS & DESMAREST, qui avaient été nommés pour examiner le *plan d'une table générale des mémoires de l'académie, & de la collection académique* que lui a présenté M. l'abbé Rozier, en ayant fait un rapport avantageux, l'académie a jugé qu'une pareille table exécutée sur ce plan ferait fort utile, & qu'elle méritait d'être imprimée sous son privilège, qu'elle lui cède à cet égard: en foi de quoi j'ai signé le présent certificat, à Paris le 18 avril 1774.

GRANDJEAN DE FOUCHY.

secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences.

N ^o . 1. DEMOISELLE. Description <i>anatomique</i> de la <i>demoiselle</i> de Numidie, par M. Perrault.	A. D. S.	1666	323	T. 3
N ^o . 2. FER. Principes de l'art de faire le Fer blanc, par M. de Reaumur.	A. D. S.	1725	102	H. 29
N ^o . 3. CALCUL. Observation sur un calcul, dont le noyau était une aiguille d'ivoire, par M. Latapy.	A. D. S.	1759	...	H. 86
N ^o . 4. SEIGLE. Mémoire sur les <i>maladies</i> que cause le <i>seigle ergoté</i> , par M. Salerne.	S. E.	T. 2.	155	
N ^o . 5. PLANISPHERE. Pour les <i>étoiles</i> & pour les <i>planètes</i> , par M. Kœmer.	Mac.	T. 1.	81	
N ^o . 6. SABLIER. Discours sur la manière la plus parfaite de conserver sur <i>mer</i> l'égalité du				

<p><i>nouvement des clepsidres ou sabliers, par M. Daniel Bernouilly.</i></p>	Pr.	T. 1	M. 4
<p>N^o. 7. MERCURE. Observation sur du mercure trouvé auprès des racines des plantes & sur des coquillages trouvés dans des montagnes éloignées de la mer, par M. Manfredi Stapelius.</p>	COL.	T. 2	93
<p>ABEILLES. Lettre sur un essain d'abeilles matinales, par M. Richard Reed.</p>	COL.	T. 4	13
<p>— Lettre sur les Abeilles qu'on trouve dans les cavités des vieux saules, par M. WILLUGHBY.</p>	COL.	T. 4	19
<p>ACCOUCHEMENT. Observation sur une femme accouchée de quatre filles qui paraissaient de termes différens ; en suite d'une masse informe, puis de</p>			

deux jours en deux jours de nouveaux enfans bien formés, en tout de neuf enfans sans compter la maie	A. D. S.	1709	H.22
— <i>Obs.</i> sur un accouchement heureux d'un enfant fort & robuste, par une femme dont le vagin était si étroit qu'à peine il pouvait admettre un tuyau de plume, par M. DE LA TOISON.	A. D. S.	1748	I.59
— <i>Obs.</i> sur une femme qui n'accouchait pas à terme, ou histoire de l'enfant de Joigny, qui a été trente - un ans dans le ventre de sa mere, avec des remarques sur les phénomènes de cette espece, par M. MORAND.	A. D. S.	1748	108	
— <i>Obs.</i> sur l'accouchement d'un second enfant d'un				

<p>jours après l'accouchement du premier, par M. DE COURTIVRON. . .</p> <p>— <i>Obs.</i> sur une femme qui avait porté pendant vingt-sept mois un fœtus qu'on lui tira mort par l'opération césarienne, & qui pendant ce tems, en avait conçu un autre dont elle accoucha heureusement dans le tems ordinaire, par M. HERRISANT. . .</p>	<p>A. D. S.</p> <p>A. D. S.</p>	<p>1751</p> <p>1756</p>	<p>....</p> <p>....</p>	<p>H 73</p> <p>H. 52</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------	-------------------------	-------------------------	--------------------------

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

1°. La souscription sera décidément fermée au premier septembre 1774.

2°. On ne tirera que le nombre d'exemplaires demandés par messieurs les souscripteurs.

3°. Si à l'époque du premier septembre le nombre des souscripteurs n'est pas assez considérable, l'impression n'aura pas lieu.

4°. Ceux qui désireront souscrire sont priés de le faire le plus promptement possible, & d'en donner avis directement à M. l'abbé

Rozier, place & quarré Sainte-Genevieve, ou par la petite poste pour Paris, ou par la grande poste pour la province, en affranchissant la lettre; & le demandeur y spécifiera qu'il s'engage à prendre l'ouvrage.

5°. Sur cet avis, on lui fera tenir un billet qu'il aura la bonté de représenter pour retirer l'exemplaire, qui, crainte de surprise, ne sera pas délivré sans ce billet.

6°. En recevant le premier volume le premier novembre 1774, le souscripteur paiera 12 livres, & la même somme en retirant le second au premier février. Ces deux volumes in-4°. seront très forts.

Plus messieurs les souscripteurs se hâteront de faire leur soumission, plutôt l'impression sera commencée & finie.

On répond de la plus grande exactitude pour l'impression.

On reçoit des souscriptions à Neuchatel, chez les éditeurs de ce journal, au bureau de la Société Typographique.

Etat des volumes contenus dans cette table.

Académie des sciences 1666 à 1699.	11 vol.
de 1699 à 1770.	72
Des savans étrangers.	6
Des machines.	6
Des prix.	8
De la collection académique: . . .	12

Total. 115

VII. *Lettre aux Editeurs.*

JE viens de remarquer, *Messieurs*, dans le 140. cayer de l'Année littéraire une méprise assez singulière, & qui mérite d'être relevée. L'auteur de cet écrit périodique, en donnant un extrait de la description des glaciers de Savoye par M. Bourrit, dit que cette relation est terminée par celle du voyage que M. le comte du Luc fit avec son frere au glacier de Buet. On n'avait pas lieu de s'attendre à voir le nom de deux seigneurs de ce rang, dans la liste de ceux qui ont exposé leur vie pour jouir du spectacle étonnant des glaciers de Savoye & de Suisse, quoiqu'un tel objet ne fût rien moins qu'indigne de leur curiosité, & qu'ils ne fussent pas les premiers étrangers de distinction qu'un motif aussi louable y aurait conduits. Mais il faut dire la vérité, & rendre à chacun ce qui lui est dû. La ressemblance de nom a pu tromper le journaliste qui, à l'aide de quelque degré de plus d'attention à la lecture du livre qu'il annonce, se serait aisément assuré que les deux freres qui ont visité le glacier de Buet ne sont autres que M. Jean André de Luc & son frere cadet, l'un & l'autre citoyens de Genève. Le premier connu dans la république des lettres par son excellent traité sur les barometres & les

thermomètres qui parut l'année dernière en 2 vol. in-4°. avec figures, & plus célèbre encore par l'intelligence, l'habileté & la fermeté avec lesquelles il a défendu la liberté de sa patrie pendant les derniers troubles qu'elle a eus servies; dont ses concitoyens lui ont marqué leur reconnaissance de la manière la plus glorieuse pour lui. Résolu de s'occuper désormais uniquement de la physique, objet favori de ses études, il est allé s'établir à Londres, où il a été accueilli avec la plus grande distinction. Quant au voyage dont parle M. Bourrit, M. de Luc en a fait trois consécutifs, qu'il a rapportés en détail à la suite de son traité dont je viens de parler; & ce ne fut qu'après avoir manqué deux fois son but, qu'il réussit enfin à parvenir au glacier de Buet placé sur le sommet du mont de Sixt, dans le Faucigny. On a lu avec plaisir l'extrait que vous en avez donné dans les journaux helvétiques des mois de mai & de juin de 1773. J'ai cru, messieurs, que je devais vous faire observer une méprise qui intéresse un compatriote & un ami, & que vous auriez la complaisance d'insérer cette lettre dans votre prochain volume. J'ai l'honneur, &c.




 QUATRIEME PARTIE.
 LE
 NOUVELLISTE SUISSE.

TURQUIE.

C*onstantinople.* L'inaction dans laquelle continuent d'être les armées sur le Danube, semble confirmer qu'il y a sur le tapis d'importantes négociations pour le rétablissement de la paix entre les deux empires. Il paraît cependant qu'il ne sera pas facile de la conclure, s'il est vrai que la Porte, profitant des avantages qu'elle a eus vers la fin de la dernière campagne & du bon état actuel de ses troupes, persiste à exiger la restitution en entier des provinces conquises & occupées par les Russes, & le rétablissement de la Crimée dans son premier état. Une plus grande difficulté résultera encore de la part que le grand-seigneur voudra peut-être prendre dans l'arrangement des affaires de la Pologne, selon le vœu des seigneurs & des officiers de cette nation qui se rendent à l'armée du grand-visir pour y servir. On attend le prince Radzywil en personne; il doit être parti de Raguze avec une suite

nombreuse & sous bonne escorte, afin de ne pas tomber entre les mains des Russes. Trois escadres Turques ont fait voile pour la mer-Noire; une tempête leur a fait essuyer quelque perte, on doute que l'ennemi puisse leur opposer des forces capables d'en empêcher les opérations. La Porte paraît résolue de faire les plus grands efforts pour soustraire la Crimée à la domination Russe, & rétablir l'ancien kan, qui y conserve un parti nombreux.

Les Russes s'étaient emparés dans l'Archipel, de quelques navires Français; il les avaient déclarés de bonne prise & conduits à Paros avec leur cargaison. Un vaisseau de guerre de la même nation les a réclamés, & on lui en a restitué la valeur. On observe que les Vénitiens se trouvant dans le même cas, n'ont pas eu autant de succès, les Russes leur ayant refusé toute restitution ou dédommagement.

On mande de Tripoli qu'un navire Suédois, destiné à charger du sel sur cette côte y était arrivé: que le consul Vénitien auprès de cette régence, fondé sur un droit exclusif en faveur de sa république, avait voulu, mais inutilement, s'opposer à cette extraction.

R U S S I E.

Pétersbourg. On a parlé dans le tems, du mécontentement de notre cour au sujet de quelques
quelques

quelques procédés de la république de Raguse, comme aussi de l'envoi du comte de Reguina pour travailler à le faire cesser. Sa négociation a eu le plus heureux succès, S. M. I. ayant déclaré qu'en mettant tout le passé en oubli, elle dispensait les Ragusiens de payer les contributions exigées par les officiers Russes, & leur rendait la liberté de naviguer & de commercer dans la Méditerranée, mais à condition que leurs vaisseaux porteraient toujours le pavillon de la république, & ne prendraient sur leurs bords aucune marchandise prohibée ou destinée pour les Turcs; que la république bonifierait la perte d'un navire acheté à Gênes pour le compte de la Russie, & que quant au dédommagement qui pouvait être dû aux Ragusiens pour quelques vaisseaux pris pendant cette guerre, le comte Orlow le réglerait après son arrivée à Livourne.

L'impératrice, par une nouvelle ordonnance, a restreint la dénomination des crimes de lèse - majesté, jusques ici trop vague & trop étendue, aux seules actions qui attenteront directement aux droits de la souveraineté ou à la vie du souverain.

On est toujours dans quelque incertitude par rapport aux suites de la révolte de Pugatschew. Tandis qu'on en parle ici comme ne devant plus inquiéter le gouvernement,

d'autres avis annoncent que ce rebelle, malgré les pertes qu'il a essuyées, reparait à la tête d'une armée nombreuse, composée de plusieurs hordes de Tartares, qui, accoutumés au brigandage, ont embrassé son parti, pour pouvoir l'exercer à la faveur de ces troubles.

S U E D E.

Stockholm. Le roi, constamment occupé de tout ce qui peut contribuer au bien de ce royaume & y faire fleurir les arts & le commerce, a ordonné de déposer une somme de 18000 thalers d'argent, de laquelle on formera des prix en faveur de ceux qui auront perfectionné ou multiplié la culture du chanvre & du lin. S. M. a aussi établi une compagnie pour la pêche de la baleine, & lui a accordé des privilèges considérables. Elle a enfin avancé une grosse somme à la ville d'Orebro, pour la mettre en état de réparer un canal qui sert à communiquer de quelques provinces intérieures avec la capitale.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Le gouvernement a nommé une seconde commission pour travailler, concurremment avec la première, à la communication projetée entre la mer du Nord & la Baltique au travers du Holstein. Le prince de Hesse-Cassel est à la tête de l'une &

de l'autre. L'intention du roi est, que ce canal soit assez profond pour qu'un vaisseau de ligne puisse y passer, & l'exécution de cette entreprise ne paraît pas devoir être difficile.

P O L O G N E.

Vursovie. Dans le tems qu'on avait lieu de penser que le projet d'un conseil permanent, envisagé d'abord comme une affaire essentielle pour la république, & soutenu avec tant de force, était en quelque sorte abandonné, on apprend que la délégation s'en occupe de nouveau, & qu'elle a résolu de le traiter désormais, non dans des assemblées générales, comme on l'a fait jusqu'ici, mais dans un comité peu nombreux, auquel tous les délégués pourront adresser leurs observations.

Il a été résolu de rétablir les tribunaux de judicature, dont l'exercice avait été interrompu pendant les troubles. Chaque palatinat élira ses députés pour celui qui s'assemblera alternativement à Lublin & à petricaw, comme cela avait lieu auparavant.

Le réglemeut pour la détermination des frontieres n'est point encore commencé. Aucune des trois puissances ne paraît vouloir s'en occuper la première. On ne sait si cette opération se fera sur les lieux mêmes ou dans cette capitale, avec le seul secours des

cartes géographiques & en suivant le cours des rivières qui doivent servir de bornes.

L'on propose chaque jour dans les assemblées de la délégation, de nouvelles matières qui font perdre de vue celles dont on s'occupait auparavant : comme si l'on espérait qu'en traînant les choses en longueur, la république pût avec le tems y gagner autant que le font aujourd'hui pour leur fortune quelques-uns des seigneurs qui se trouvent à la tête des affaires. Celles concernant la Courlande deviennent toujours plus intéressantes. On a établi une commission pour examiner les articles proposés par le duc, & les réponses faites par les états. Mais ses opérations sont arrêtées par le refus que fait la cour de Vienne de permettre que son ministre intervienne dans cette discussion, tandis que le duc est appuyé par la protection de la Russie, & qu'il avait été précédemment convenu que rien de ce qui concerne la république ne pourrait être décidé que du consentement des trois cours & de la nation. Une autre commission avait été chargée d'examiner les prétentions de l'ordre de Malte sur l'ordinacie d'Ostrog; mais comme on avait tout lieu de croire qu'elle serait favorable aux possesseurs actuels, le ministre de Russie, qui s'est déclaré protecteur de l'ordre, a demandé un nouvel examen. Il est question de travail-

ler à un accommodement, dont le prince Poninski, maréchal de la confédération, bénéficieroit en particulier. Il a été reçu chevalier de Malte, quoique marié, & il espere de pouvoir jouir des biens de cette ordonnance sous la suzeraineté du grand - maître. On voit passer assez souvent des détachemens de troupes Russes, qui escortent des chariots remplis d'hommes & de femmes. Ce sont des déserteurs de la même nation, qui pendant la précédente guerre s'étaient établis en Pologne. Ils ont été découverts & réclamés, & on les reconduit en Russie avec leurs familles.

Le grand général de la couronne, envoyé du roi à Petersbourg, continue à y résider. On ne fait que par conjecture le véritable objet de sa mission & le succès de ses soins. Il en est de même des ministres qui ont eu une commission pareille auprès des deux autres cours.

Dantzic. Le comte de Golowkin, ministre plénipotentiaire de Russie, avait remis vers la fin du mois de mai dernier, un mémoire au magistrat de cette ville pour l'exhorter à reconnaître la souveraineté de S. M. le roi de Prusse sur le port; déclarant qu'en cas de refus, sa commission était finie, & que la ville, abandonnée à elle-même, n'avait plus de protection à attendre de la

part de l'impératrice sa souveraine. Ce mémoire était appuyé par les démarches & les instances du sieur Reichard, chargé de cette négociation par la cour de Berlin. D'un autre côté, le magistrat ayant communiqué cette affaire à S. M. le roi de Pologne, il lui avait été répondu qu'il ne devait point violer le ferment prêté à la république, ni compromettre ses droits. Dans une situation aussi critique, le magistrat prit le parti d'assembler & de consulter les trois ordres de la ville, qui sont le sénat, les échevins & la bourgeoisie, ce dernier corps étant représenté par les doyens des quatre métiers & un certain nombre de députés. Cette importante affaire ayant été proposée, de même que les menaces des cours de Petersbourg & de Berlin, l'un de ces derniers déclara que sa conscience ne lui permettait pas de donner son consentement à une résolution qui devait décider du salut ou de la perte de la ville, sans y être spécialement autorisé par tout le corps qu'il représentait. Cet avis ayant prévalu, la séance fut remise au lendemain, malgré les efforts des envoyés de Russie & de Prusse. Dans cette seconde assemblée, & quoique le magistrat eût mis sous ses yeux une nouvelle note foudroyante, reçue la veille du comte de Golowkin, le troisième ordre persista à vouloir s'exposer aux plus grands

dangers plutôt que de céder la propriété du port, laquelle avait été reconnue par toutes les puissances de l'Europe ; & ce fut le sentiment unanime de tous les députés ; disant qu'ils préféreraient de périr par la violence d'autrui , plutôt que de leurs propres mains. Il devait se tenir encore une assemblée le lendemain ; mais le sieur Reichard quitta dès le matin la ville, & s'est rendu à Marienbourg. Le comte de Golowkin se prépare à en faire de même ; & le magistrat ayant voulu, pour justifier la résolution de la bourgeoisie, lui remettre la lettre du roi de Pologne, rappelant la convention de Petersbourg, qui exclut Dantzic & tout son territoire de la cession de la Prusse occidentale, ce ministre n'a pas voulu la recevoir. Depuis cette époque les bourgeois persistent dans les mêmes sentimens, & prennent leurs précautions comme s'ils se croyaient menacés d'un siège.

S. M. le roi de Prusse s'étant rendu à Marienwerder pour y faire la revue de quelques régimens, & passant près de Thorn, le magistrat de cette ville eut l'honneur de le complimenter par ses députés, & de lui présenter un mémoire dans lequel il demande la restitution des lieux de son territoire dont les Prussiens sont encore en possession ; l'exemption de douane par terre & par eau,

dont cette ville jouit depuis cinq siècles, & la liberté de commerce réciproquement. Ce monarque a vilité à son retour le canal de communication entre la Netze & la Wartha, qui est achevé, & a eu la satisfaction d'y voir passer les premiers bateaux en sa présence.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'envoyé de la Porte étant arrivé près de cette capitale, a fait son entrée solennelle, & a été conduit dans le logement qui lui avait été préparé au fauxbourg de Leopoldstad.

On ne fait plus aucun préparatif pour le voyage que l'empereur se proposait de faire, & qui paraît avoir été renvoyé à un autre tems. Le général comte de Laschy a donné sa démission de la présidence du conseil de guerre, à cause de la faiblesse de sa fanté, & a été nommé ministre d'état & des conférences.

Berlin. S. M. a accordé au directoire des pauvres de cette capitale une somme de 200000 rixdallers, tant pour acquitter les dettes contractées pendant la cherté des vivres, que pour le soulagement des indigens. Elle a fait aussi plusieurs gratifications considérables. Un édit portant renouvellement & explication touchant les droits d'entrée & de sortie des marchandises, contient plu-

seurs articles favorables à celles qui seront importées de l'Angleterre. Suivant les lettres de Dantzic, le sieur Dietz, résident de Prusse, en est parti, après avoir fait ôter les armes du roi de dessus la porte de son hôtel. Les bourgeois ont fait fermer les portes de la ville, à la réserve de deux qu'ils ont munies d'une nombreuse artillerie.

On apprend que S. M. a visité une isle que forme la Vistule entre Grabow & le cercle de Hokerland, dans le dessein d'y faire construire une forteresse ; qu'elle a donné ses ordres en conséquence, & que divers ingénieurs sont partis pour en diriger les travaux.

Mayence. L'électeur, archevêque de cette ville & évêque de Worms, mourut subitement le 18 jui. Le chapitre prit aussi-tôt les rênes du gouvernement, comme il en a le droit pendant la vacance du siege, & tint sa première assemblée le lendemain. La plupart des établissemens faits par le précédent électeur ont été abolis ; sa commission pour les affaires concernant les moines & les écoles a été cassée. Plusieurs des nouveaux professeurs ont été démis, quelques-uns ont disparu à tems : l'un d'entre eux, moins prudent, est en prison, tandis que les ex-jésuites ont été remis en possession de leur college, & que les écoles publiques sont de nou-

veau confiées à leurs soins. Le 18 de ce mois le baron d'Erthal, président du conseil de régence, a été élu unanimement archevêque de cette ville, & l'on ne doute point que ce prélat n'obtienne de même l'évêché de Worms.

Les conférences qui se tenaient entre les commissaires des trois électeurs ecclésiastiques, & ceux de l'électeur Palatin, au sujet des différends concernant la navigation sur le Rhin, ont été rompues; & ces ministres n'ayant pu convenir entre eux des articles les plus essentiels, ils se sont séparés.

I T A L I E.

Rome. La congrégation, chargée des affaires des ex-jésuites, a tenu plusieurs assemblées extraordinaires qu'on croit avoir eu pour objet le rétablissement du séminaire Romain. On mande de Venise que l'on continue avec la plus grande activité l'équipement de la flotte destinée pour l'Archipel. Sur l'avis qu'on y avait reçu que le général Wehler était entré avec des troupes Autrichiennes dans la Dalmatie, le gouvernement se disposait à envoyer un ambassadeur extraordinaire à Vienne, & à rassembler une armée dans cette province; mais on a été informé par un courrier, que ce général avait

eu ordre de sa cour , de sortir avec ses troupes des terres de la république.

Les dernières lettres de Livourne annoncent l'arrivée en cette ville du comte Alexis Orlow. Mais quoique les vaisseaux Russes qui s'y trouvent parussent n'attendre que cet événement pour mettre à la voile & aller joindre leur flotte à Paros , on ne parle point encore de leur départ.

Les comtes Kozakowski & Pulawski , maréchaux de la confédération de Bar , accompagnés de plusieurs gentilshommes Polonais , ayant passé de Venise à Raguse , en sont partis pour se rendre à l'armée Turque sur le Danube , dans le dessein de faire la campagne. On mande de Bastia , que le nombre des rebelles s'y est multiplié depuis quelque tems ; que des volontaires Corfes au service du roi se sont joints à eux ; qu'ils ont commis divers désordres , & que la France se dispose à faire passer un renfort de troupes dans cette isle.

F R A N C E.

Marly. L'inoculation du roi , de monsieur , de monseigneur le comte & de madame la comtesse d'Artois , a parcouru tous ses périodes avec le plus grand succès ; leur santé continue à se fortifier , & ne laisse plus

rien à désirer. S. M. travaillait tous les jours quelques heures avec le comte de Maurepas, & donnait ensuite ses ordres aux ministres qui se tiennent à Versailles. Les princes du sang ont remis au roi un mémoire détaillé & motivé, dans lequel ils renouvellent les protestations qu'ils ont faites sous le précédent regne. S. M. a chargé le comte de Maurepas de l'examiner & de lui en rendre compte.

A N G L E T E R R E.

Londres. La cour a reçu de M. Murray, ministre Britannique auprès de la Porte, des dépêches qui permettent d'espérer le prochain rétablissement de la paix entre les deux empires. Le bill pour l'administration de la justice dans le Canada, a passé, malgré les efforts du parti de l'opposition, & peut être envisagé comme l'effet d'une profonde politique. Il était arrivé à Philadelphie & à la nouvelle Yorck deux bâtimens Anglais. Le peuple les a renvoyés à Londres avec leurs cargaisons, à la réserve du thé qui en faisait partie & qu'on a jeté à la mer. Les effigies du procureur général de la Grande-Bretagne & de M. Hutschinson, gouverneur de Massachussettes - bay ont été brûlées publiquement dans la première de ces deux

viles. Les dépêches que l'on reçoit de ces pays-là, annoncent que les habitans persistent dans la résolution de maintenir leur indépendance par rapport aux taxes, que le parlement veut leur imposer, comme aussi de suspendre tout commerce avec l'Angleterre jusques à ce que le port de Boston soit ouvert de nouveau. On apprend cependant que le général Gage, heureusement arrivé en cette dernière ville avec les troupes dont il est accompagné, a exposé avec beaucoup de modération aux habitans les griefs du gouvernement, & que ceux-ci ont nommé un comité dont les membres réunissent la prudence & la fermeté, pour discuter les différentes propositions qui pourront leur être faites.

Le roi s'étant rendu le 22 juin au parlement, l'a prorogé jusqu'au 14 août. A son retour, la populace se conduisit avec beaucoup d'insolence à son égard, à cause du bill concernant le Canada.

P A R T S - B A S.

Bruxelles. On vient de faire un essai de navigation, dont les suites ne pourraient qu'être très-avantageuses pour les états de l'impératrice-reine. Un navire sorti de la Charente avec un chargement d'eaux-de-

vie & destiné pour Ostende, est entré dans les canaux de Bruges & de Gand, & a continué sa route dans l'intérieur du pays jusques au bassin de Bruxelles.

Manheim. Le 160e tirage de la loterie électorale Palatine s'est fait le 14 juillet en la maniere accoutumée. Les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

73. 59. 57. 89. 69.

° F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Relation des voyages entrepris par ordre de S. M. Brit. actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional, &c.* page 3

II. *La vie & les opinions de maître Sebaltus Notancker.* 15

III. *Réflexions sur le projet de réforme pour le collège de Genève.* 30

IV. *Avis des Editeurs.* 32

II. PARTIE. Nouvelles littéraires de l'Europe.

I. *Du théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique.* 33

II. *Vie de Marie de Médicis, princesse de Toscane, reine de France & de Navarre.* 43

III. *Epître à M. du Hamel de Denainvilliers. Par M. Colardeau, &c.* 50

IV. *Oeuvres choisies de M. Gessner, contenant la mort d'Abel, &c.* 58

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. *Réponses aux questions physiques relatives à la ville de Beaune, &c.* 65

II. *Le nouveau regne. Ode par M. Dorat.* 74

III. *Ode à M. Duquesnoi, chanoine régulier de la congrégation de notre Sauveur, &c.* 81

IV. <i>Les regrets, France.</i> Par M. de la Harpe.	89
V. <i>Lettre aux Journalistes.</i>	93
VI. <i>Table ou dictionnaire des matieres contenues dans tous les volumes publiés par l'Académie royale des sciences de Paris, &c.</i>	97
VII. <i>Lettre aux Editeurs.</i>	109

IV. PARTIE. Le Nouvelliste Suisse.

<i>Turquie.</i>	111
<i>Russie.</i>	112
<i>Suede.</i>	114
<i>Dannemarc.</i>	ibid.
<i>Pologne.</i>	115
<i>Allemagne.</i>	120
<i>Italie.</i>	122
<i>France.</i>	123
<i>Angleterre.</i>	124
<i>Pays-bas.</i>	125

